Le FILM

MONTREAL
Septembre
1958

10
cents

Christine Carrère

Les dernières nouvelles de Hollywood et de Paris
Radio et TV canadiennes — Un roman complet

La grande actrice italienne **SOPHIA LOREN** que nous avons vue tout récemment dans *The Key* et qui nous reviendra bientôt dans *Houseboat*.

le FILM

MONTREAL, SEPTEMBRE 1958
40e année No 2
10 cents

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

975 - 985 DE BULLION
Tél.: PLateau 9638*

GEORGES POIRIER
Président

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

Rédacteur en chef : MARC LEBLANC

Chef de la publicité : CHARLES SAURIOL

Correspondante à Hollywood: LOUISE GILBERT-SAUVAGE

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879.

ABONNEMENT
"Le Film" seulement
Canada et Etats-Unis
1 an $1.00
2 ans $1.50

DANS LES COULISSES DU CINÉMA

Maria Schell, l'actrice européenne, s'est rendue à Hollywood afin de tourner *The Hanging Tree*, dont elle sera la vedette féminine. La distribution de ce film comprend Gary Cooper et Karl Malden. C'est une adaptation du roman de Dorothy Johnson qui a mérité un prix littéraire • • • Deborah Kerr et Yul Brynner tournent un film à Vienne, qui a pour titre *The Journey*, et nous dépeint de façon saisissante la révolte de Hongrie • • • On a terminé le tournage des extérieurs de *Rio Bravo*, à Tucson, dans l'Arizona ; les scènes d'intérieur seront tournées à Burbank, en Californie. La distribution de ce film comprend John Wayne, Dean Martin et Ricky Nelson • • • Huit jours après sa femme, Marisa Pavan, Jean-Pierre Aumont s'envole pour l'Espagne. John Farrow le met en scène dans *John Paul Jones*, une histoire qui évoquera un héros populaire aux Etats-Unis. Jean-Pierre incarnera Louis XVI, tandis que son épouse sera Aimée Talisson, qui fut l'égérie de Benjamin Franklin. Bette Davis sera l'impératrice de Russie • • • Trois millions de dollars : c'est ce que coûte *The Naked Maja* réalisé par Henry Koster en Technicolor avec Anthony Franciosa, Amadeo Nazzori et la somptueuse Ava Gardner. Goya, c'est Anthony Franciosa. Il a échangé quelques propos aigre-doux avec Ava : celle-ci s'imaginait que le film serait une biographie romancée de la duchesse d'Albe — qu'elle personnifie — alors qu'il s'agit d'une vie du peintre espagnol. Il y a là une nuance dont les limites sont difficiles à préciser • • • Au cours du tournage du film *The Old Man And The Sea*, Warner Brother a dû faire transporter à Hawaï plus de $400,000 d'équipement spécial. De plus, la recherche d'un marlin identique à celui du roman d'Ernest Hemingway a été longue et coûteuse. Il fallait que le poisson mesure 18 pieds, pèse 1500 livres et soit d'une force exceptionnelle • • • Elizabeth Taylor et Mike Todd (fils), ont annoncé le titre de son nouveau film, *Busman's Holiday*. Elle y personnifiera une « reine de beauté » et chantera une chanson • • • Charles Boyer renouvelle avec Michèle Morgan l'exploit qu'il avait réussi avec Danielle Darrieux. Ving ans séparaient *Mayerling* de *Madame de...* vingt-et-un ans auront séparé Charles Boyer et Michèle Morgan : ils ont tourné *Orage* en 1937, et ils se retrouvent (un peu émus tout de même) aujourd'hui pour *Maxime*, film que réalise Henri Verneuil d'après un roman d'Henri Duvernois • • • Burt Lancaster partagera la vedette avec sir Laurence Olivier et Kirk Douglas dans le film *The Devil's Disciple* que l'on tournera en Angleterre • • • Depuis qu'un procès a cassé le contrat exclusif qui le liait à la firme Hecht-Lancaster, Ernest Borgnine est redevenu le bon vivant, toujours en pleine forme que les débats avec les hommes de loi avaient, un moment changé en figure de carême. Après *The Badlanders*, avec Alan Ladd et Claire Kelly, il tourne *Torpedo Run*. De plus, il aménage une piscine dans son parc, comme les stars. A ceci près qu'il la creuse lui-même • • • Lorsqu'elle aura terminé le tournage de *John Paul Jones*, dont les scènes se situent au Palais Royal de Madrid, Bette Davis se rend à Londres où elle joue avec Alec Guinness dans *The Scapegoat*. Cette actrice, qui a déjà mérité deux fois l'*Oscar*, aura le rôle important de la mère dans ce film adapté du roman à succès de Daphne du Maurier • • • Une partie de la critique américaine se déchaîne contre Susan Strasberg. *Stage Struck* qu'elle a tourné avec Henry Fonda vient de sortir et on attaque son interprétation. On juge que son jeu se ressent un peu trop du style qu'enseigne son père, Lee Strasberg, à son fameux *Actor's Studio*. « Je suis majeure », dit-elle. « Si je suis mauvaise, je suis seule responsable »...

SUSAN STRASBERG a suscité des critiques assez sévères pour l'interprétation qu'elle a donnée dans le film *Stage Struck*.

Des appels téléphoniques interrompent sa nuit de noces

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE

Correspondante du FILM à Hollywood.

Le sourire de Maria Schell est sa véritable marque d'identité. Toute la pièce en est illuminée, et vous ne pouvez vous empêcher de vous unir à ses heureuses dispositions, tant ce sourire vous enchante.

Ce petit bout de femme (5 pieds 2 pouces) a reçu d'une bonne fée, ce talent sous ses gracieuses formes. Elle vous apprend tout de suite que sa nuit de noces se passa à répondre au téléphone. C'était le 27 avril 1957, elle venait d'épouser le jeune directeur allemand Horst Haechler, rencontré au cours du filmage de *The Last Bridge* à Vienne. Le soir de leur mariage, ils se trouvaient à Munich, en Allemagne. A peine s'étaient-il retirés dans leur chambre que la sonnerie téléphonique retentit. C'était un appel interurbain lui annonçant qu'elle venait d'être choisie pour le film *The Brothers Karamazov*.

Cet appel fut suivi presqu'aussitôt d'un second producer Berman et d'un troisième de Yul Brynner, puis d'un quatrième de son agent. « De sorte que », fait-elle avec un frais éclat de rire, « la nuit se passa à répondre au téléphone. Comme je devais partir immédiatement, c'est ici même, à Beverly Hills, que nous avons passé notre lune de miel ».

Tout ce préambule nous est servi entre deux respirations par l'une des plus brillantes actrices européennes. Maria Schell est arrivée à Hollywood pour son second film en Amérique, *The Hanging Tree*. Elle vient justement de terminer à Paris, *Une Vie*, aux côtés de Gérard Philipe. Son nouveau film américain est un western.

Chacun sait que le nom de Maria Schell est illustre par toute l'Europe. On l'a surnommée l'actrice la plus dramatique d'Europe. Artiste internationale, elle parle quatre langues : l'allemand, le français, l'italien et l'anglais. Elle tourna des films dans chacun de ces pays. Et jamais on ne dut recourir à une doublure, à cause de cette versatilité de langage.

Elle remporta les honneurs des festivals de Venise et de Cannes, et fut choisie *The Best German Actress* pendant cinq années consécutives, avec toutes les récompenses et les honneurs que comporte ce titre tant convoité des grandes vedettes.

L'importance de ces accomplissements semble une contradiction avec l'apparence si jeune, la blonde beauté de cette petite femme en tous points gracieuse et attachante. Pendant qu'elle oubliait de grandir physiquement, son talent se hâtait de se hausser davantage. En un mot, une féminité adorable que dominent les yeux bleus-verts, aux nuances de caméléon changeant selon les émotions qui habitent son âme.

MARIA SCHELL que nous avons vue *récemment* dans *The Brothers Karamazov* est actuellement l'actrice la plus en demande dans les studios de Hollywood.

MARIA SCHELL et son mari, HORST HAECHLER, qu'elle a connu alors qu'elle tournait *The Last Bridge*, à Vienne.

Née à Vienne, en Autriche, un 15 janvier, Maria Schell n'était qu'une fillette lorsqu'elle convainquit son père qu'il lui fallait sérieusement étudier le drame afin de mieux parfaire son éducation. Les arts ne sont pas d'ailleurs une nouveauté dans la famille Schell. Son père, Herman Ferdinand Schell est un écrivain européen de marque, et sa mère, Margarete de Noe, d'origine française, s'intéressa elle-même au théâtre et à la littérature. Sa soeur Imy et ses frères Karl et Maximilien ont également embrassé la profession d'acteurs.

Bien que née à Vienne, les années de guerre forcèrent la famille à prendre résidence en Suisse, où Herman Schell prit ses papiers de naturalisation, de même que Maria. Elle nous redit que ce ne fut que lorsqu'elle put prouver qu'elle pouvait gagner sa vie par d'autres moyens, qu'il lui fut permis de suivre assidûment des cours d'art dramatique. Elle avait pris des examens de sténo et de dactylo. Comme preuve tangible, il lui fallut prendre un emploi de secrétaire. « Alors, seulement, je parvins à suivre la profession de mon choix. Je m'enrôlai aussitôt à l'école dramatique de Zurich ».

A seize ans, elle avait déjà joué dans deux films suisses. En 1948, de retour à Vienne, où elle fut étoile de *Der Engel Mit Der Possaume*, elle fut appelée à Londres par Sir Alexandre Korda. Ce producer anglais lui confia le premier rôle dans la version anglaise du même film. Puis elle fit un tour d'Europe et joua dans plusieurs pièces. Après son premier film en Allemagne, en 1950, elle devint l'actrice favorite de ce pays. Ensuite ce fut le retour à Londres, pour *So Little Time*. Après le prix du festival de Berlin, ce fut le titre de meilleure actrice de l'année que lui valut *Gervaise*, tourné en France sous la direction de René Clément. *Gervaise* devait l'acheminer vers Hollywood.

« Je n'oublierai jamais ma surprise à mon arrivée à l'aéroport, à 5 heures du matin, d'apercevoir le président de l'Académie, Georges Seaton. Cet accueil si chaleureux est le souvenir que je conserverai toujours de l'hospitalité proverbiale des Américains.

Si petite de taille que soit Maria Schell, son maintien splendide et la confiance en elle-même que traduit sa conversation la grandissent, de même qu'un regard qui ne cesse de scruter un horizon chargé de futurs accomplissements, et une mentalité aussi dynamique que son légendaire sourire.

Connaissez-vous ?...

ESTELLA BLAIN

ESTELLA BLAIN, une récente découverte du cinéma français.

Elle a partagé avec Madeleine Robinson la vedette féminine de *La Bonne Tisane*, le dernier film d'Hervé Bromberger parce que celui-ci avait conservé le souvenir de la merveilleuse comédienne qu'il avait dirigée dans *Les Fruits Sauvages*. Son personnage, celui d'une infirmière naïve, qui se croit maîtresse de son destin, était un des plus séduisants qu'on lui ait jusqu'alors confié.

Rôle difficile et que la critique jugea avec quelque sévérité. Mais Estella Blain, à qui l'on reproche d'avoir accepté de jouer les *Blondinettes starlettisées*, après avoir été le personnage si magnifiquement dur et net des *Fruits Sauvages*, se tira néanmoins fort bien de l'aventure. On découvrit en elle un des nouveaux visages les plus attrayants du cinéma français, et c'est à ce titre qu'elle représenta la France au dernier Festival de *Punta-Del-Este*, aux côtés de Jeanne Moreau, Yves Montand et Magali Noël.

Elle a pu, lors de ce voyage en Amérique du Sud, repérer les décors dans lesquels elle tournera dans quelques mois le film *Le tout pour le tout*, dont elle sera la seule vedette blanche, une histoire d'amour brûlante sous le soleil du Brésil.

Ce sera en quatre ans, le sixième film d'Estella, après *Les Fruits Sauvages, Escalier de service, Tant qu'il y aura des femmes, Les Collégiennes* et *La bonne tisane*. Elle a trouvé le temps de jouer au théâtre, quatre pièces dont *Irène Innocente* de Ugo Betti que monta à Paris la troupe de Jean-Louis Barrault, et *La Mamma* une des plus célèbres pièces d'André Roussin, aux côtés d'Elvire Popesco.

Elle aime la vie au grand air — avec une secrète préférence pour la Camargue — le jazz et la peinture. C'est d'ailleurs son violon d'Ingres. Elle exposera ses deux premières toiles cette année dans une grande galerie de la Rue Royale à Paris parmi d'autres comédiens peintres du dimanche, au premier rang desquels, Jean-Claude Pascal et Pierre Brasseur.

YOKO-TANI

Le cinéma français se devait bien de compter parmi ses jeunes vedettes quelque élément exotique. C'est Yoko Tani — après l'eurasienne Anh Méchard et la tahitienne Maea Flor — qui nous l'apporte.

Venue en France en 1950 pour étudier la peinture, Yoko Tani bifurqua vers le cinéma par l'intermédiaire de la danse et elle fait aujourd'hui tant au Japon qu'en France, une prometteuse carrière.

De mère chinoise et de père japonais — celui-ci, professeur de Lettres à Tokio, — Yoko Tani se destinait à l'art. Dès son arrivée à Paris, elle devint l'élève de Fernand Léger, puis, pendant dix-huit mois, celle de Vlamink.

Bien entendu, la jeune fille ne manquait pas de prendre contact avec ses compatriotes de passage à Paris et c'est ainsi qu'elle fut amenée à remplacer une danseuse malade dans un Ballet japonais qui se produisait sur une scène parisienne. Cet incident allait avoir sur la carrière de Yoko Tani une influence décisive. La même année — 1953 — elle danse au *Crazy Horse* et bientôt après Renri Varna, le directeur du *Théâtre de Paris* l'engage pour un numéro de danse du Cambodge. Introduite dans le monde du théâtre, la jeune Japonaise y trouve son emploi. On la voit tour à tour dans *Mamouna*, de Jacques Deval, au Théâtre de la Madeleine, puis dans *La petite maison de thé* au Théâtre Montparnasse où l'accueillit Marguerite Jamois.

En même temps, gagnée décidément par la comédie, Yoko Tani fait ses débuts au cinéma. Elle interprète de petits rôles dans *Les Clandestins* de Raoul André, *Paris Canaille* de Gaspard-Huit ; elle tourne avec Lepage, Henri Decoin, et obtint un contrat de trois mois à la Télévision anglaise. En 1955, c'est enfin un vrai rôle dans le film d'André Hunebelle : *Mannequins de Paris*, où elle incarne un ravissant mannequin.

Dans l'intervalle, Yoko Tani a épousé le jeune acteur français Roland Lesaffre, révélé par *Thérèse Raquin*, de Marcel Carné. Tous deux partent alors pour le Japon où Yoko Tani tourne en vedette plusieurs films : *Les prisonnières*, de Hisamatsu, *La Jeunesse aux pieds nus*, de Taniguchi, etc....

Une actrice japonaise très douée, YOKO-TANI.

Celui qui ne devait pas réussir

par Cécile Lemieux

Un jeune garçon de treize ans se promène dans la cour d'un collège anglais, il frissonne dans le vent, la nuit tombe, une branche craque et l'effraie, alors il se met à courir et se précipite à l'auditorium de l'école où l'on joue ce soir-là *Macbeth*. Il arrive tout juste à temps pour bafouiller les répliques de son rôle de messager.

Cet enfant nerveux et tremblant n'était autre que Alec Guinness qui, trente ans plus tard recevait le trophée américain tant convoité, l'*Oscar*, et qui devait être considéré comme l'un des quatre grands acteurs de l'empire britannique, les autres étant : Olivier, Gielgud et Richardson.

Alec Guinness a tourné dix-sept films dont plusieurs sont bien connus : *Great Expectations, The Lavender Hill Mob, The Man in the White Suit, The Swan,* le dernier film de Grace Kelly. Il a poursuivi en même temps une brillante carrière théâtrale dont la dernière pièce est *Cocktail Party* de T. S. Eliot. On sait que le film pour lequel Alec Guinness a mérité l'*Oscar* est l'émouvante et tragique adaptation du roman de Pierre Boulle : *Le Pont* de la Rivière *Kwaï*.

Il est né à Londres en 1914. Fils unique, ses parents se séparèrent peu après sa naissance, et sa mère se chargea de son éducation. Au collège, il se révéla peu doué pour le sport : ce qui, pour un jeune Anglais, n'est pas loin d'être déshonorant.

A dix-huit ans, le voici rédacteur dans une agence de publicité. Doué d'une imagination très vive, et d'un sens de l'observation développé, il serait volontiers devenu écrivain, s'il ne s'était pas révélé incapable de faire vivre sur le papier les personnages qui le hantaient. Le théâtre lui parut alors la manière la plus logique de se livrer à son démon. Il s'inscrit à un cours d'art dramatique. Le directeur le complimente sur ses dons, lui promet un brillant avenir ; jusqu'au jour où il lui donne congé, sans autre forme de procès : il venait de s'apercevoir que Alec Guinness n'avait aucun lien de parenté avec les propriétaires de la célèbre marque de bière britannique...

Nullement découragé, il se rend chez Martita Hunt pour lui demander des leçons. Celle-ci lui répond : — « Je n'ai pas de temps à perdre. Il est évident que vous ne saurez jamais jouer la comédie ». Une réponse qu'elle a amèrement regrettée depuis.

Guinness, aussi opiniâtre et persévérant dans son intention bien arrêtée de devenir comédien que le sera plus tard le colonel Nicholson dans la construction de son pont sur la rivière Kwaï, trouve un professeur plus compréhensif en la personne de Fay Compton, qui lui fait attribuer une bourse d'études, dès sa première audition. Un peu plus tard, John Gielgud l'engage dans sa propre troupe. Dès sa première apparition auprès de Gielgud, dans le rôle d'Osric de *Hamlet*, il obtint une critique telle que jamais un second rôle n'en avait connu dans l'histoire du théâtre londonien.

Avec *The Bridge On The River Kwaï* s'est confirmée de façon éclatante la réputation que Alec Guinness a parmi ses camarades de « voler » les films dans lesquels il paraît. Son partenaire, Jack Hawkins, déclare volontiers : « Alec est redoutable pour ceux qui jouent en face de lui. On a beau l'examiner à la loupe, il n'y a pas moyen de voir comment il s'y prend. Et tout ce qu'il fait touche à la perfection. C'est peut-être le plus grand acteur du monde ! »

ALEC GUINNESS photographié au naturel. — Le même en conversation avec ROBERT COOTE, dans une scène du film américain, *The Swan*.

Quelques interprètes du programme radiophonique, *Sur le pouce* : SUZANNE DESLONGCHAMPS, REYNALD ROMPRE et ROBERT BOULANGER. Yves Thériault est l'auteur des textes.

Après une émission de *Trois fois passera* : LOUISE ROCHON, CAROLE DINARDO, GUY MESSIER, auteur des textes, causant avec le petit DENIS GIROUX, Mme JEANNE COUET et, devant elle, FRANCINE SAVARD et DIANE GAGNON ; à l'extrême droite, DANIELLE BELLEHUMEUR.

RADIO

CKAC propose jeux, chants, visites et aventures aux jeunes radiophiles

Le poste CKAC qui tout au long de l'année a attiré à son antenne, la gent écolière en présentant des programmes d'ordre culturel et éducatif, lui offre, au cours des vacances, deux émissions, l'une de caractère plutôt récréatif et l'autre destinée à tenir l'imagination en éveil tout en suscitant un enthousiasme propre à faire aimer, apprécier et connaître davantage la province de Québec.

"Trois fois passera"

La première, intitulée *Trois fois passera* diffusée à 9 h. 05 le samedi matin, est un peu ce qu'on désigne dans le langage courant une *séance* jouée par un groupe d'enfants dirigé par Mme Jeanne Couet. Chansons, rondes et danses font partie intégrante du programme. Mais ce n'est pas tout. Les petits reçoivent la visite de leur ami Cadet Roussel, en l'occurrence Guy Messier, qui tout à coup interrompt chants et jeux pour raconter de belles histoires ou rappeler certains événements coïncidant avec une fête. En imagination il les conduit dans les centres d'intérêt de la métropole et explique tout ce qui peut intéresser. Les jeunes auditeurs à l'écoute, apprennent une foule de choses instructives tout en rythmant de beaux refrains avec leurs camarades de CKAC.

"Sur le pouce"

L'autre émission *Sur le pouce* inscrite à l'horaire du samedi à 10 h. 05 est destinée aux jeunes qui rêvent de voyages et d'aventures. On dit que les voyages forment la jeunesse, rien de plus vrai. Mais comme il n'est pas donné à tous les jeunes radiophiles de CKAC de songer à une évasion conforme à leurs beaux rêves, CKAC leur offre tout de même cette opportunité en les invitant à suivre les péripéties de trois jeunes adolescents qui ont obtenu, le leurs parents, la permission d'entreprendre un voyage *sur le pouce* à travers la province. On oublie ici, les préparatifs et recommandations du départ pour souligner davantage le côté éducatif du programme dont les textes sont écrits par Yves Thériault, jeune écrivain qui alimente sans cesse la littérature canadienne de contes, d'adaptations radiophoniques et de romans.

Dans leur esprit, il va sans dire, les jeunes radiophiles suivent, carte géographique en mains, l'itinéraire suivi par Colette (Suzanne Deslongchamps), Serge (Reynald Rompré) et Michel (Robert Boulanger). Après avoir traversé quelques belles campagnes, ils ont filé vers les Laurentides où ils firent la connaissance d'un Esquimau qui leur a organisé une envolée en hélicoptère jusque sur la côte nord, ils ont rencontré là, un capitaine de goélette qui, à son tour leur a proposé un voyage jusqu'à Gaspé. Mais de là, les aventuriers bien qu'ayant le pied marin, ont préféré continuer *sur le pouce* ainsi qu'ils l'avaient projeté.

Ce voyage imaginaire réalisé à la radio par Jeannette Brouillet d'après des textes écrits dans une langue accessible aux enfants, pleine de saveur et de réalisme a, jusqu'à date, fait découvrir, les beautés de nos riantes campagnes, les occupations des villageois, le calme serein des montagnes, révélé les agréments de la pêche et de la chasse, les merveilles d'une région en exploitation et fait connaître nombre de détails touchant la navigation.

Rita Bibeau, Philippe Robert, Roland D'Amour, Georges Toupin et Yvan Canuel font également partie, à l'occasion, du programme radiophonique *Sur le pouce*.

TELEVISION

La Voix d'un Rossignol

A LA CLAIRE FONTAINE

A la claire fontaine, une émission dont le titre sugère la fraîcheur et dont la musique scintille doucement comme les étoiles dans un calme soir d'été, continue d'enchanter tous les lundis soirs, à 9 heures, les téléspectateurs du réseau français de télévision.

Claire Gagnier, qu'on a surnommée « le rossignol canadien », est à la fois hôtesse et vedette de cette série musicale. Cette excellente artiste, qui a une voix dont la souplesse est remarquable, peut aborder tous les genres musicaux avec la plus grande aisance. Elle était donc toute désignée pour un spectacle du genre de *A la claire fontaine* dont le répertoire extrêmement varié va de l'opéra et de l'opérette au jazz et à la comédie musicale.

Tous les téléspectateurs connaissent Claire Gagnier qu'ils ont pu applaudir dans les premiers rôles de *Madame Butterfly* de Puccini et de *L'Enfant et les sortilèges* de Ravel ainsi qu'à la populaire émission *Sérénade pour cordes*.

Mais, le succès de l'émission *A la claire fontaine* est également dû à Jean Deslauriers, qui dirige le choeur et l'orchestre et s'occupe d'écrire des arrangements musicaux en collaboration avec François Morel, Maurice Dela et Johnny Burt. Le nom de Jean Deslauriers fut aussi lié que celui de Claire Gagnier à l'émission *Sérénade pour cordes*.

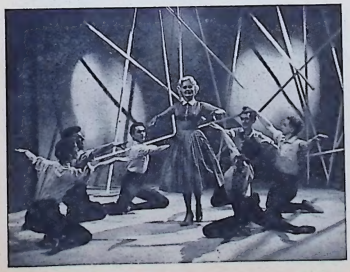
Claire Gagnier reçoit chaque semaine un invité de marque. Elle a accueilli, ou accueillera, des artistes aussi célèbres que le jeune chef d'orchestre Michel Legrand, les danseurs hongrois Kovak et Rabowski, le pianiste André Prévin, de M. G. M., les chanteurs Louis Quilicot, Richard Verreau et Joseph Rouleau, le pianiste Bernard Teiffer, le chanteur martiniquais Zack Matalon et le pianiste, harpiste et compositeur français Pierre Spiers.

Radio-Canada a confié la réalisation de *A la claire fontaine* à Françoys Bernier, un expert dans ce genre d'émission. Françoys Bernier, musicien et descendant d'une famille de musiciens, représentant de Radio-Canada au congrès international de l'UNESCO, à Salzbourg, en 1956, a réalisé des émissions de *L'Heure du concert* qui furent classées parmi les meilleures productions de la télévision canadienne.

Les décors sont de Michel Ambrogi et les costumes de Janine Caron, deux autres artistes qui ont collaboré à nombre de grands spectacles du réseau français.

Tous ces talents réunis font que l'émission *A la claire fontaine* remporte un grand succès auprès du public de la télévision, qui en apprécie la fraîcheur et le bon goût.

CLAIRE GAGNIER et les danseurs dans un décor de l'émission télévisée, *A la claire fontaine*.



La même, hôtesse et vedette du programme, discute d'une partition avec le chef d'orchestre JEAN DESLAURIERS.

Nouvelles et anecdotes

Goûts plus sobres

Sophia Loren préfère maintenant l'allure désinvolte et naturelle d'un tailleur de voyage, d'une simple tenue de travail ou de repos, aux toilettes riches et compliquées. Les sept malles qui la suivent dans ses vols entre les continents, se remplissent à chaque saison de vêtements de plus en plus classiques aux teintes raffinées. Une série de chaussures à demi-talon ont remplacé celle aux vertigineux talons « aiguilles » ; les sacs du soir ont trouvé des rivaux vainqueurs dans les grands sacs de cuir naturel. Des jupes droites, de flanelle sombre ou écossaise à grands plis et de coton, voici les plus récentes découvertes de Sophia.

Modeste début

Cary Grant se sauva de chez lui à l'âge de treize ans pour faire partie d'une troupe d'acrobates. Son rôle consistait à marcher sur des échasses. Plus tard, il devint « aboyeur » dans un cirque, en attendant de commencer sa brillante carrière à l'écran.

Partenaires

Dans *Anna de Brooklyn*, Gina Lollobrigida retrouve Vittorio de Sica, son partenaire de *Pain, Amour et Fantaisie*. C'est la première fois que cet acteur interprète un rôle de prêtre et endosse la soutane. Il la porte avec une dignité qui va combler entièrement la lacune existant dans sa galerie de personnages.

Incident malencontreux

Le tournage de *Rio Bravo*, à Tucson, a été suspendu à cause d'une terrible invasion de sauterelles dans cette région. John Wayne, Dean Martin et Rickey Nelson ont dû se contenter de tourner certaines scènes en plein jour, moment où les sauterelles semblent se reposer pour apparaître de nouveau au crépuscule.

Elle et lui

Agatha Christie vient de fêter au *Savoy* la 2239e représentation de sa pièce policière *The Mousetrap*, un succès sans précédent dans l'histoire du théâtre londonien. On sait qu'Agatha Christie est marié au grand archéologue E.-L. Mallowan, aussi apprécié dans son domaine que la romancière dans le sien. Devant leurs nombreux invités, celui-ci déclara, un jour : « Ma femme et moi sommes deux détectives. Mais elle a plus de chance que moi. Elle peut interroger ses suspects, tandis que les miens sont sourds et muets depuis quelques milliers d'années.

Couple idéal

Il y a quelques années, Raymond Bussières était convoqué chez un réalisateur qui voulait lui faire tourner *Fandango* et qui lui dit : « J'ai engagé Annette Poivre pour jouer votre femme, je trouve que vous formez un couple idéal ». Et Raymond Bussières d'ajouter : « Si vous aviez vu sa tête quand je lui dis que nous étions bel et bien un couple idéal ! »

Un nouveau film d'Erich Maria Remarque

(A Time To Love And A Time To Die)

Douze années après la fin de la première guerre mondiale, les Studios Universal portaient à l'écran le plus beau livre écrit contre la guerre : *All Quiet On The Western Front*, dont le héros était alors un inconnu : Lew Ayres. Douze ans après la deuxième grande guerre, les mêmes cinéastes nous présentent un autre roman d'Erich Maria Remarque : *A Time To Love And A Time To Die*. Les vedettes en sont John Gavin, un jeune premier qui a la stature imposante de Rock Hudson, et une jolie actrice suisse, Lilo Pulver. Le film a été entièrement tourné en Alemagne Occidentale et, pour la première fois, le romancier incarne l'un de ses personnages.

Ernst Graeber (John Gavin), un officier de l'infanterie allemande, fait retraiter sa division devant l'attaque des Russes. On est en 1944, et il se rend parfaitement compte que l'Allemagne a perdu la guerre. Graeber répugne à exécuter les ordres d'un officier supérieur qui lui commande de fusiller des civils.

Il a obtenu une permission de trois semaines. Il retrouve sa ville natale incendiée et sa maison en ruines. Ses parents ont disparu et pour les retrouver Graeber s'adresse au médecin voisin. Il fait la connaissance de sa fille, Elizabeth Kruse (Lilo Pulver). Le médecin a été arrêté.

Ses recherches le rapprochent d'un ancien camarade d'école, Oscar Binding (Thayer David). Il est devenu tout puissant dans la région et il a même interné leur ancien professeur dans un camp de concentration.

Le jeune officier rencontre de nouveau Elizabeth qui l'invite à aller la voir dans son modeste appartement. Le lendemain, ils dîneront ensemble dans un élégant restaurant où se pratique le marché noir.

Mais le dîner est interrompu par une attaque aérienne durant laquelle ils se réfugient de nouveau chez Elizabeth. Ils ont découvert leur mutuelle tendresse et Graeber propose à Elizabeth de l'épouser avant de retourner au front.

Le lendemain de leur mariage, Elizabeth reçoit un avis de la Gestapo. Son mari le lui cache, malgré les conseils du professeur Pohlmann (Erich Maria Remarque). Il se rend à sa place à la Gestapo et y apprend la mort de son beau-père.

Le dernier jour de son congé, Graeber se décide à révéler cette triste nouvelle à sa femme. Un bombardement aérien éclate, mais les jeunes mariés refusent d'aller se mettre à l'abri afin de passer ces dernières heures seuls ensemble.

Graeber a retrouvé son régiment, et de nouveau on lui ordonne de commander l'exécution de civils russes. Cette fois, il refuse et les laisse échapper. Peu de temps après, il sera fusillé par l'un de ceux qu'il a sauvés...

HOLLYWOOD VU DE PRÈS

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE

NOTRE CORRESPONDANTE A HOLLYWOOD

Nouvelle carrière...?

Les qualités d'auteur que l'on prête à Rosalind Russell dans son rôle de *Auntie Mame*, pourraient fort bien s'appliquer dans sa vie réelle. En dépit d'un programme théâtral toujours très chargé, Miss Russell trouve le temps d'écrire des scénarios et des articles. Une de ses histoires fut mise en film: *The Unguarded Moment*, avec Esther Williams. Plusieurs articles furent publiés dans divers magazines en vogue, notamment dans le *Reader's Digest*, sous le pseudonyme de C. A. McKnight, le nom de sa mère. En ce moment, elle écrit un scénario, en collaboration avec Leonard Wibberley: *Little Mac*, tiré du roman McGillicuddy *McGotham*. Elle a aussi pris une option sur *Pink Hôtel*, roman de Patrick Dennis, l'auteur de *Auntie Mame*. Elle projette de transformer *Pink Hôtel* en un scénario pour le théâtre proprement dit ou l'écran.

Coup d'éperon

«Tout ce qui est difficile à obtenir ou à atteindre vaut la peine qu'on s'y intéresse. Voilà ce que je pense d'une carrière. Pour moi, ma vie théâtrale m'est d'autant plus précieuse que j'y rencontre un effort pour conquérir le succès que j'en espère», me dit Mala Powers que je rencontre au Brown Derby.

Succès en perspective

Une association qui semble augurer d'heureux résultats pour le *Box Office* est bien celle de Tab Hunter et de Sophia Loren dans *That Kind of Woman*. Hunter, une des jeunes vedettes les plus populaires de Hollywood tiendra le rôle d'un parachutiste témoignant un intérêt romantique pour Miss Loren, à la grande consternation de George Sanders, suave millionnaire considérant la belle comme sa propriété. Barbara Nichols tient le rôle de l'amie et confidente de Sophia. Le petit dieu lui lance à son tour des flèches, et les moments d'hilarité ne sont pas rares dans cette production actuellement filmée dans l'est des Etats-Unis.

Les meilleures années

Ce sont celles où vous sentez que tous les studios sont désireux de vous confier un rôle. «Cela vous fait oublier les longs mois d'attente, et les sacrifices consentis», me

MALA POWERS a tourné un film dramatique, intitulé *Bengazi*, avec RICHARD CONTE, RICHARD CARLSON et VICTOR McLAGLEN.

BARBARA STANWYCK est une actrice de grande classe. En outre, elle sait joindre la discrétion à la charité.

dit Tony Curtis, avant son départ pour New-York. Il m'apprend qu'il ne prend jamais l'avion, tandis que Janet Leigh ne craint pas de voler. « Nous nous rencontrons au point de destination, par différentes voies ». Curtis, qui termine son film avec Marilyn Monroe, est l'étoile de *The Most Contagious Game*, avant de s'engager dans *Joseph and His Brethren* que lui confiera Columbia.

O renommée

Audrey Hepburn, dont le nom est synonyme de succès, partout où existent des salles de cinéma, retournera pour la première fois à Bruxelles où elle est née. Cette étoile internationale que nous reverrons avec grand plaisir dans *The Nun's Story*, assure qu'après son mari, c'est le cinéma qui possède toutes ses « complaisances ».

Nouvelles de partout

Bob Hope nous dit qu'il projette d'avoir Polly Bergen comme partenaire dans *Little Jesse James*. Polly, qui a toujours refusé les engagements de clubs de nuit accepta toutefois celui de Las Vega, où elle obtient un grand succès, en remplacement de Red Skelton qui vient de perdre son fils. — Christine Carrère retourne à Paris, mais nous la reverrons d'ici quelques mois. Elle vient de terminer à 20th Century Fox, *A Certain Smile*. — Celles qui croient que tout est rose et doré pour celles qui vont tourner en divers pays peuvent s'arrêter à songer que les longs voyages apportent parfois des imprévus pas toujours agréables. Elles sont nombreuses les vedettes de retour à Hollywood, rapportant d'un séjour en Afrique ou autres endroits tropicaux, la malaria ou quelque fièvre paludéenne dont elles ont peine à se débarrasser. Il en va ainsi de Juliette Greco qui prit une de ces maladies tropicales et n'en finit plus de séjours à l'hôpital.

ROSALIND RUSSELL n'est pas seulement une actrice : elle écrit des articles et des scénarios. — POLLY BERGEN est une découverte de BOB HOPE qui compte l'avoir bientôt comme partenaire.

Ce que l'on ne divulgue pas toujours

On s'empresse souvent de semer aux quatre vents de la curiosité publique, les petits scandales qui enlaidissent le nom des étoiles de cinéma. Il est si facile de rapetisser une renommée... et si lâche aussi parfois... qu'il fait bon dénicher, sans avoir cherché, les petites pierres précieuses que cultivent certains pensionnaires du septième art, dans leur intimité. Barbara Stanwyck est une de celles que j'admire le plus, pour la discrétion de sa vie. Personne ne l'a crié sur les toits, mais cette grande actrice a été, depuis un quart de siècle, l'ange charitable qui s'est chargée d'un vieil ex-acteur qu'elle a adopté comme un membre de sa famille et qu'elle abrite sous son toit. Elle l'appelle *Uncle Buck*.

Garantie de beauté

« Ce que vous pensez de vous-même est beaucoup plus important que ce que les autres pensent de vous », nous assure Polly Bergen. « Certes vous devez recevoir ou même cueillir les avis de ceux qui peuvent vous en donner (ils se trompent aussi parfois), mais vous ne pouvez suivre aveuglément ceux qui, selon vous, détruiraient tout ce que votre individualité personnelle contient d'intéressant. Je l'ai appris à mes propres dépens. Je pense que plus vous commencez jeune à développer vos propres idées et votre propre goût, meilleur est le résultat que vous ob-

TAB HUNTER, que l'on verra sous peu dans *Damn Yankees*, tourne en ce moment *That Kind of Woman* avec SOPHIA LOREN. — PAUL DOUGLAS et sa jeune femme, JAN STERLING, faisant leur entrée dans un théâtre de Hollywood, le soir d'une première.

tenez. J'ai une fillette de 10 ans, et je l'encourage à s'exprimer elle-même, sans la contredire sauf si je suis absolument sûre qu'elle fait erreur ». Pour celles qui doivent observer une diète fatigante, elle dit ceci : « Au lieu de prendre du café, je prépare un bouillon de boeuf (maigre) que je garde dans une bouteille « isolante ». C'est facile à préparer, vite à avaler, et presque sans calorie. Je m'efforce d'avoir entre sept et neuf heures de sommeil chaque nuit ».

Trait caractéristique

Raymond Massey pense que les acteurs qui se sauvent des « chasseurs d'autographes » ne sont pas dignes de l'admiration de leurs « fans ». Étoile aussi bien à la scène qu'à l'écran, cet acteur de grande envergure fait souvent le premier mouvement, afin d'encourager les chercheurs de signatures. Au canal de Panama où il tournait un film dans la jungle, il aperçut un groupe qui s'était atroupé pour le regarder. Après la scène, il vint à eux, se présenta et leur dit : « Je suis heureux de rencontrer tous ceux qui viennent aussi loin pour me regarder jouer ». Il signa ensuite tous les autographes qu'on désirait.

Poussière d'étoiles

Clark Gable a l'intention de continuer dans le domaine de la comédie. Il vient de signer avec Paramount *But Not For Me* qui débute immédiatement. C'est une comédie romanesque montrant Gable comme producer à Broadway. Sophia Loren affirme que le charme est une habitude. Une femme qui ne pratique pas l'habitude du charme éclatant, au moins une fois par jour, disons pour le dîner, (toilette un peu spéciale), perd petit à petit cette confiance qui vient de se sentir admirable et admirée. — Après une absence de sept ans, Marie McDonald revient à l'écran en premier rôle aux côtés de Jerry Lewis dans *The Geisha Girl*. Lorsque Gia Scala fit un film à Londres, elle rencontra Lord Douglas Isham, parent éloigné de la famille royale. Ils se connurent à l'ambassade italienne. Depuis, ils sont une paire d'amis.

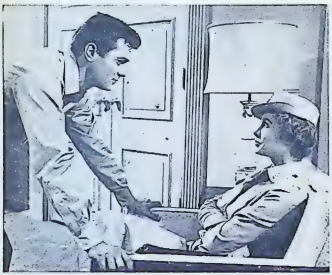
Le tact

D'après un concours entre les secrétaires de plusieurs studios d'Hollywood, il appert que le tact, la discrétion et l'égalité d'humeur sont en tête de la longue liste des qualités devant orner la personnalité d'une excellente secrétaire.

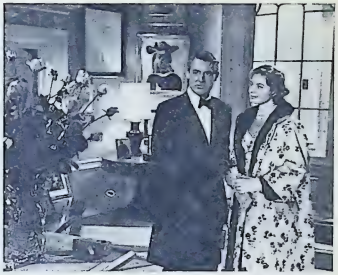
Expression

Cyd Charisse que je retrouve au plateau de *Twilights for the Gods*, exprime avec conviction que le mariage entre deux époux de carrières différentes peut fort bien se poursuivre avec grand succès si chacun des deux intéressés le désirent ou le VEULENT vraiment. Mais les DEUX doivent a apporter cette grande VOLONTE de faire un succès de leur union. Les demi-mesures, dans la vie maritale, aussi bien qu'ailleurs », ajoute-t-elle, « ne valent rien... »

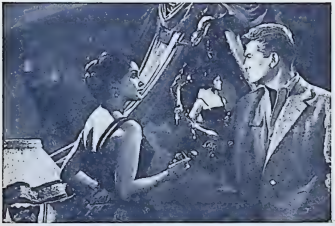
Sur les écrans français et américains



TONY CURTIS et JANET LEIGH, un ménage dans la vie réelle, sont réunis à l'écran dans *The Perfect Furlough*.



***Indiscreet*, un film Warner Bros. tourné dans un décor londonien, avec INGRID BERGMAN et CARY GRANT.**



JEAN MARAIS est l'antiquaire de *Chaque jour a son secret*. FRANÇOISE FABIAN est sa partenaire.

***Amour, mon cher Amour*, tel est le titre du récent film d'Agnès Laurent. MADELEINE ROBINSON et GIL VIDAL font partie de la distribution.**

La jolie SUZY PARKER, aux côtés de GARY COOPER, dans une scène de la production *Ten North Frederick*.

LANA TURNER et BARRY SULLIVAN sont les vedettes de la production *Another Time, Another Place*.

Notre roman d'amour

HAINE DE FEMME

par Clément Pierron

L'enfance de Roberte s'était écoulée au milieu de cette félicité que procure une fortune considérable.

Elle était fille d'un de ces parvenus que l'on a marqués comme pour ainsi dire au fer rouge du nom de mercantis, à la suite de leur enrichissement fabuleux et trop souvent mal expliqué pendant la guerre et même après.

Raymond Louverture était considérablement riche quand il se retira des affaires pour jouer au bourgeois, lui dont la jeunesse avait connu et proclamé les opinions les plus subversives et les plus farouchement révolutionnaires.

Il adorait sa fille et avait toujours satisfait tous ses caprices, la choyant, l'adulant, la fêtant, la gâtant de toutes les manières possibles et imaginables comme pour se faire pardonner par elle du moins sa richesse imprévue.

Roberte venait d'avoir dix-neuf ans.

Un soir, Louverture, à la fin du dîner, lui dit à brûle-pourpoint :

— Ma chère enfant, j'ai à te parler ce soir assez sérieusement.

— Oh ! Oh ! repartit gaiement la jeune fille, voilà qui me met en défiance, car on ne parle jamais sérieusement à une jeune fille d'une seule chose.

— Et de laquelle ?

— De son mariage, quand le moment est venu.

— Le moment est venu effectivement que je te parle du tien, tu as deviné ? J'en étais sûre ! s'exclama Roberte.

C'était une bien jolie fille. Grande et bien faite, aux attaches fines, au port élégant, avec une tête de déesse aux cheveux courts.

Ses grands yeux noirs frangés de longs cils soyeux étaient lumineux et traversés par instants de lueurs un peu étranges.

— Parle, cher père, je suis tout oreille.

— Eh bien ! voilà ce que je voulais te dire, mon enfant. Tu as près de dix-neuf ans, c'est l'âge de penser à ton avenir ; je puis disparaître à mon tour et je ne voudrais pas te laisser seule.

— Que parles-tu de disparaître ? Mais tu n'es pas vieux ?

— On est toujours assez vieux pour mourir, ma chère Roberte. Je veux te laisser en puissance de mari.

— En puisance de mari ? Oh ! les vilains mots.

— La chose est sans doute moins vilaine, surtout dans les conditions où je voudrais te marier.

— Quelles conditions ? Je ne connais aucun jeune homme.

— Précisément. Remarque que je n'entends faire aucune pression sur toi pour le choix d'un époux. Je me contenterai de te faire remarquer que notre situation de fortune ne te permet pas d'épouser le premier venu, mais te donne des droits au contraire à avoir de hautes visées. Veux-tu que je te dise ? J'ai toujours rêvé pour toi, un beau nom de prince.

— Mais un prince ne voudra jamais de moi.

— Pourquoi donc cela ? Tu es la plus belle des belles et avec ta fortune...

— Je comprends, vous voulez m'acheter un mari et vous en voulez pour votre argent.

— Ne parle pas ainsi. D'ailleurs, ce n'est pas cela qui t'empêcherait d'aimer ton mari, ni d'être aimée de lui... au contraire.

— Et tu l'as trouvé ce prince ?

— Mon Dieu, pas précisément, mais il ne serait pas difficile de le trouver... à moins que de ton côté... Enfin, réfléchis, ma petite Roberte et souviens-toi qu'en ceci je n'ai en vue que ton bonheur et la sécurité de ton avenir.

Pour faciliter à Roberte le choix qu'elle pourrait avoir à faire d'un prétendant, son père lui fit faire son entrée dans le monde où son immense fortune lui donnait accès.

Il arriva qu'elle remarqua parmi tous un jeune homme qui se nommait Georges de Maurevert.

C'eût été lui sur lequel Roberte eût jeté les yeux si elle avait eu l'intention de se marier.

Mais elle se contentait de ne prêter à ce jeune homme qu'une attention bien légère et peu soutenue.

Lui, au contraire, l'avait remarquée obstinément et s'était juré d'en faire sa femme.

Georges de Maurevert était ce qu'on appelait jadis un fils de famille, c'est-à-dire un de ces jeunes oisifs qui n'ont entre la vingtaine et la trentaine qu'un seul souci : dissiper le plus vite possible le patrimoine paternel.

Arrivé à trente ans, Georges de Maurevert n'avait plus pour toute fortune qu'une trentaine de mille francs. Et que sont trente mille francs à notre époque !

Il avait un nom sonore, un physique avantageux, du bagoût et de l'allant, il avait donc tout ce qu'il fallait pour faire un mariage rémunérateur.

Il n'envisagea donc plus que la possibilité de contracter une union avec la fille de l'un de ces mercantis qui dotent richement leur fille, plus par vanité que par amour paternel.

Ce fut Roberte Louverture qui se trouva la première dans ces conditions sur son chemin. Il ne chercha pas plus loin et s'assigna comme but d'en faire la conquête.

Certes, il s'attendait à ce que les rivaux ne lui manqueraient pas, mais il comptait sur le penchant qu'il saurait inspirer à la jeune fille pour avoir le dessus et arriver bon premier. Il y consacra tous ses efforts.

L'hiver se terminait et, avec lui, la saison des réceptions.

Et les ressources de Georges tiraient à leur fin. Il comprit qu'il fallait qu'il fît une tentative décisive. Il en chercha l'occasion.

Il la rencontra au bal des Petits Lits Blancs, à l'Opéra. Mais au moment où il se préparait à l'aborder pour lui demander la faveur d'une danse, il vit M. Louverture présenter quelqu'un à sa fille.

C'était un jeune homme élégant et de fort grand air, au masque souriant un peu accusé, quoique doux et ayant le type étranger.

C'était le prince Kovolsky, un émigré de Pologne.

Lorsque M. Louverture lui présenta Roberte, il parut ébloui de sa beauté et avec une brusquerie particulière aux étrangers qui ignorant les subtilités de notre langue expriment en peu de mots leur sentiment, s'exclama sur un ton sincèrement admiratif :

— Ah ! Mademoiselle, vous êtes bien belle !

Roberte fut quelque peu embarrassée de ce compliment brutal. Elle baissa les yeux.

— Je ne vous ai pas fâchée, reprit le prince doucement : c'est que j'ai exprimé ma pensée, un peu trop vite peut-être mais je dis toujours ce que je pense, ajouta-t-il pour s'excuser. Pardonnez-moi, voulez-vous ?

Et comme Roberte lui tendait la main avec un sourire d'indulgence, il prit la main et la porta à ses lèvres.

Georges de Maurevert, qui ne quittait pas Roberte des yeux, pâlit.

Louverture, lui, trouva cela charmant et il garda le prince en sa compagnie pendant tout le temps qu'il resta au bal.

Georges se rendit compte aisément des progrès que le prince faisait dans l'esprit et peut-être même aussi dans le coeur de la jeune fille.

A la vérité, le prince ne plaisait pas mieux à Roberte que Georges et elle eût été fort embarrassée de se prononcer s'il lui avait fallu le faire sur-le-champ.

Pourtant elle se rendait compte que Georges de Maurevert, dans les brefs rapports qu'elle avait avec lui, au hasard des rencontres dans le monde était loin de ressembler au prince.

Quand elle dansait avec ce dernier, qu'elle sentait son bras entourer son buste, elle en ressentait une sensation chaude et caressante, douce au possible.

Il ne lui parlait pas, mais ses yeux parlaient pour sa bouche.

Rien de tel avec Georges de Maurevert.

Certes, il lui disait des mots tendres et avait aussi des gestes enveloppants, mais tout cela était froid, étudié, calculé, sans conviction et par conséquent sans effet sur celle qu'il tentait d'enjôler. Il manquait totalement de sincérité.

Georges le pressentit si bien qu'il prit une résolution extrême.

Les choses n'étant pas tout de même assez avancées entre lui et Roberte, il se sentait impuissant à enrayer de son côté un plus intime rapprochement entre elle et le prince.

C'est donc à celui-ci qu'il devait directement s'adresser pour l'empêcher de piétiner ainsi ses plates-bandes.

II

Il n'attendit pas que l'occasion, assez problématique, se présentât pour lui d'écarter son rival, il la créa.

Dans une soirée, Georges toucha légèrement le bras du prince qui se tourna vers lui.

Il s'inclina légèrement la tête et se présenta :

— Georges de Maurevert.

— Prince Kovolski.

— Monsieur, reprit Georges, j'ai deux mots à vous dire.

— Je vous écoute, monsieur.

DIANE VARSI, la jeune artiste qui a connu un brillant succès dans *Peyton Place*, nous est revenue dans *Ten North Frederick*. Son partenaire est le nouveau jeune premier STUART WHITMAN.

— Je n'irai pas par quatre chemins, si vous le voulez bien.

— Je vous en prie.

— Voici donc : vos assiduités auprès de Mlle Louverture me déplaisent et je vous défends de lui servir désormais de cavalier, me réservant à moi-même ce rôle que j'ambitionne et que je ne permettrai à personne, m'entendez-vous, de me souffler.

Le prince resta quelques secondes interloqué.

Ayant repris complètement possession de lui-même il cingla son insulteur d'un regard acéré et trancha immédiatement dans le vif :

— Je vous gêne évidemment, monsieur, et comme je ne désire gêner personne ni me laisser gêner par qui que ce soit, je n'ai qu'une chose à vous répondre : quelles sont vos armes ? C'est ainsi, je crois, qu'en France on résout ces sortes de conflits.

— Vous m'avez compris à merveille, ça me suffit pour l'instant. Nos témoins régleront comme d'usage, les détails de notre rencontre.

— Entendu, acquiesça le prince en inclinant la tête. Mais pardon ! Je ne pense pas qu'en France plus qu'en Pologne, l'usage soit de compromettre une jeune fille dans ces sortes d'affaires et si nous donnons le véritable motif à notre querelle, le bruit qui en résultera risque d'éclabousser si peu que ce soit une personne qui m'est chère.

— Elle m'est chère aussi, répliqua Georges, et vous avez raison. Le motif de cette querelle ne regarde en somme que nous deux. Nous lui donnerons un prétexte apparent, un mot déplacé par exemple, prononcé par l'un de nous et relevé par l'autre trop vertement. Voilà qui légitimera aux yeux de nos témoins et de ceux qui viendraient à être au courant de l'affaire notre susceptibilité commune.

— Cela me convient parfaitement.

— Autre chose encore. Le duel n'est plus de mode chez nous à notre époque et la police met souvent son nez là-dedans, surtout quand le résultat de la rencontre a été fatal à l'un des adversaires. Il nous faudra obtenir de nos témoins le silence le plus absolu et nous porterons chacun sur nous une déclaration écrite d'avance dans laquelle nous déclarerons nous être suicidés. La découverte de ce papier arrêtera toute enquête.

— A condition que nous nous battions avec une arme à feu.

— Naturellement. Et je vous propose que cette arme soit, non le pistolet, mais le browning moderne.

— Allons ! fit le prince en souriant, je vois que vous ne faites rien comme tout le monde. J'accepte. Un dernier mot : Il faut que le mot déplacé et sa riposte soient entendus. Où seront-ils prononcés ? Vous avez un cercle ?

— Non, répondit Georges à qui effectivement et pour de bonnes raisons, les maisons de jeu étaient interdites depuis longtemps. Mais je vais aux courses ; si vous voulez, demain nous ne serons pas trop en vue, tout en ayant la publicité nécessaire à la justification d'un échange de témoins.

Les deux adversaires se quittèrent après s'être salués de nouveau d'une inclination de tête.

Le lendemain aux courses d'Enghien, une altercation s'éleva soudain entre deux sportmen de la pelouse.

Cela fut si rapide que personne n'entendit le premier mot prononcé et on ne s'aperçut de la dispute que lorsque deux personnes s'interposaient pour empêcher les deux querelleurs d'en venir aux voies de fait.

Des témoins furent aussitôt constitués des deux côtés.

— Je me refuse, déclara le prince, à répéter l'injure qui m'a été adressée par Monsieur qui reconnaît l'avoir adressée et refuse de la retirer.

— Comme moi, pour la riposte de monsieur.

— Nous refusons tous deux tout arrangement. Je suis l'offensé, poursuivit le prince et comme tel ayant le choix des armes, je demande que nous nous battions au browning, les pistolets de combat étant trop inoffensifs.

Après bien des hésitations les quatre témoins se mirent d'accord pour accepter et s'engagèrent par serment les uns vis-à-vis des autres à observer le silence le plus complet, avant comme après la rencontre.

— Comptez sur nous, dirent-ils.

Et l'affaire fut fixée pour le lendemain au petit jour sur les rives de la Seine, dans une proche banlieue.

Cependant Georges n'était pas sans se faire de multiples réflexions sur les suites de la rencontre.

— Si le sort me favorise, se disait-il et que je tue le prince, reste à savoir, si Roberte ne l'aime pas suffisamment pour le regretter au point de ne pas vouloir accepter d'autre mari. Mais comme elle ignorera toujours que je suis l'auteur de cette mort, elle ne m'en voudra pas personnellement et il ne s'agira pour moi que de patienter encore un peu, le temps de me poser en consolateur. De même, si je ne fais que de le blesser, sa blessure le retenant au lit l'éloignera d'elle assez de temps, je l'espère, pour me permettre de m'installer moi-même. Je n'aurai, au surplus, qu'à précipiter les choses pour que l'irréparable comme on dit, soit un fait accompli à la réapparition de mon rival remis sur pied. D'un autre côté, je n'ai pas à considérer le cas où je serais tué, ce qui arrangerait tout définitivement, mais celui où je ne serais que blessé, je ne me gênerais pas pour faire savoir à la demoiselle que j'ai risqué ma vie pour l'amour d'elle et il y aura quelque chose à parier pour que Roberte s'intéresse alors à moi. Conclusion : je crois que j'ai tout à gagner à cette rencontre et peu à risquer.

Il en était là de ses réflexions quand on sonna à sa porte. Il alla ouvrir et se trouva en présence d'une femme totalement inconnue de lui.

— C'est à monsieur Georges de Maurevert que j'ai l'honneur de parler ? demanda la nouvelle venue avec un accent.

— Oui, madame, donnez-vous la peine d'entrer, bien que je ne sois pas en ce moment favorable aux visites.

— A qui ai-je l'honneur de parler ? demanda Georges en restant debout pour bien marquer à l'inconnue son intention de ne pas éterniser la conversation.

— Mon nom n'a guère d'intérêt pour vous, monsieur, mais je ne me refuse pourtant pas à vous le dire. Je m'appelle Oléma Laczinska, je suis Polonaise, ajouta-t-elle avec un sourire étrange.

— Enchanté de faire votre connaissance, madame et que désirez-vous de moi ?

— Je vais vous le dire. Mais je désirerais d'abord savoir si mes renseignements sont exacts. Vous allez vous battre demain avec monsieur le prince Kovolski ?

— Me battre ? Avec le prince ? fit Georges avec une surprise bien jouée.

— Vous êtes discret, mais il est inutile de nier, car je vois sur votre visage que l'on ne m'a pas trompée et que vous essayez de me donner le change. On ne m'a donc pas trompée, pas plus sans doute qu'on ne m'a trompée en me révélant le véritable motif de votre rencontre sur le terrain.

— Peuh ! répondit Georges, voyant qu'il était superflu de nier plus longtemps... une altercation sur un champ de courses.

— Oui, tel est le motif donné à la curiosité publique. Mais mademoiselle Roberte Louverture... Vous voyez que j'ai pris mes renseignements à bonne source.

— Qui a pu vous dire ?

— Oh ! Monsieur, vous qui affectez une telle discrétion, pouvez-vous me demander de ne pas être moi-même discrète. L'important est que ce que l'on m'a dit est vrai et c'est tellement vrai que vous ne songez même pas à le démentir.

— Je suis si surpris...

— Peut-être allez-vous l'être bien davantage. Je viens vous proposer un marché.

— Un marché ? se récria Georges avec une feinte indignation.

— Je vous achète la vie du prince contre une somme de cinq cent mille

L'actrice anglaise **JEAN SIMMONS** a récemment interprété un rôle dramatique dans *Home Before Dark*.

francs que je vous verserai en dédommagement de ce que vous pourrez perdre à ne pas le tuer.

— Par exemple ! Ah ! J'y suis enfin... Vous aimez le prince !

— Je n'aime personne, lui pas plus que d'autres, mais je ne veux pas qu'il meure de votre main, ce qui pourrait fort bien lui arriver si votre duel a lieu. Je ne veux pas qu'il ait lieu, fit énergiquement et d'un ton outrageusement autoritaire la jolie Polonaise. Pourquoi y tiendriez-vous ? Vous n'avez aucun grief sérieux contre le prince autre que celui que vous lui faites de ce qu'il marche sur vos brisées en briguant la main de cette jeune fille. Mais vous-même ne la briguez cette main que pour le profit que vous tireriez de cette union, car vous n'aimez pas cette jeune fille !

— Madame...

— Ne protestez pas, ce n'est pas moi qui irai le dire à celle que vous voulez conquérir ; c'est votre affaire et la sienne.

— Je ne puis accepter un tel marché, dont je ne démêle d'ailleurs pas les mobiles, puisque vous dites que vous, non plus, vous n'aimez pas.

— Que vous importe le mobile, ne voyez que le produit.

On le voit, l'étrangère épuisait tous les arguments qu'elle pouvait supposer capables de convaincre Georges.

Celui-ci réfléchit quelques minutes, puis acquiesça :

— Après tout, c'est chose faisable.

— Et je paie d'avance, dit Aléma Laczinska.

Et tirant une liasse de billets de mille francs de son sac à main elle les posa sur une table en disant :

— Je vous les remets en échange de votre parole d'honneur d'épargner la vie du prince.

Il étendit la main sur les billets en disant :

— Vous avez ma parole d'honneur.

Et la regardant dans les yeux il ajouta lentement :

— Faut-il tout de même que l'amour soit fort dans le coeur d'une femme ! murmura-t-il.

— L'amour ? Non. La haine, oui.

III

Les quatre témonis après s'être salués de loin se rejoignirent afin de choisir l'emplacement le plus propice au combat. Les témoins opposés vérifièrent les browning, firent jouer les gâchettes et les chargèrent, toujours suivant les conditions établies, de deux cartouches seulement, chaque combattant ne devant tirer la seconde que si la première faisait long feu.

Les adversaires furent placés.

— Attention !

Les tireurs mirent le bras en l'air tendu vers le ciel...

— Feu !

Ils abaissèrent le bras et visèrent.

— Une... deux... trois ! fit la voix sèche.

Deux coups de feu retentirent.

Un seul homme tomba.

Ce fut Georges de Maurevert.

On transporta le blessé en toute hâte dans son auto.

Une fois ramené chez lui on fit venir un chirurgien qui examina la plaie...

— Suicide ? interrogea-t-il.

— Accident, lui répondit-on.

— C'est le résultat d'un duel, avoua un des deux témoins, mais nous comptons sur votre discrétion...

Le chirurgien sourit et répondit :

— Secret professionnel, monsieur. Mais ce n'est pas, je vous en préviens, une blessure pour rire... Elle a été faite par une balle de calibre peu ordinaire. On dirait un projectile de browning. Enfin, on fera le possible pour sauver le blessé. Mais ici, où il paraît vivre seul, il manquera des soins les plus élémentaires... Il faudrait le transporter dans un hôpital ou une clinique.

Alors une voix féminine se fit entendre :

— Qu'on le transporte chez moi, il sera mieux que partout ailleurs, messieurs.

C'était la belle Polonaise, Oléma Laczinska qui sans qu'on s'en fût aperçu s'était introduite dans l'appartement de Georges à la suite du chirurgien.

Les témoins et le docteur s'imaginè-

CORINNE CAZAL, une jeune vedette de demain du cinéma français, photographiée à Cannes, sur le ponton du Carlton.

rent que cette femme n'était autre que l'amie du blessé et ils ne firent aucune objection.

Moins de dix minutes après, descendu et porté dans une superbe limousine qui attendait devant la porte. Georges fut transporté à Passy, dans un petit hôtel particulier où Oléma avait élu domicile depuis qu'elle était à Paris.

Georges avait repris ses sens.

Quand il rouvrit les yeux après un évanouissement de plus d'une heure, et qu'il se vit dans une chambre qui n'était pas la sienne, étendu sur un lit qui n'était pas le sien, il parut chercher à se reconnaître et n'y parvint pas.

Il murmura :

— Où suis-je ?

Le chirurgien était près de lui.

— Silence ! Ne parlez pas !

Georges d'ailleurs trop affaibli pour pouvoir soutenir la moindre conversation ferma les yeux et s'endormit.

De son côté, le prince Kovolski sorti d'un duel dont il pouvait tout redouter, sans une écorchure et avec la chance d'avoir blessé grièvement son rival, résolut de mettre à profit le temps que demandait le rétablissement de M. de Maurevert pour avancer ses affaires.

Il se décida à faire sa demande officielle.

Il alla trouver M. Louverture.

— Le but de ma visite est fort simple, cher monsieur, lui dit-il, je viens à titre d'ami vous faire part du rêve de ma vie et savoir de vous...

— Si ma fille vous aime ?...

— Comment, vous devinez ?

— Les pères ont de ces intuitions qui ne les trompent guère. Vous venez me demander si les sentiments de ma fille sont en harmonie avec les vôtres et si vous pouvez risquer à me demander sa main ?

— En effet... Eh bien ?

— Eh bien, je n'en sais absolument rien, voilà la vérité. Tous pères que nous sommes, nous lisons souvent bien mal dans le coeur de nos enfants et il arrive que nous nous trompons. Le mieux est donc, pour le savoir, moi, et que vous le sachiez, vous, que je parle à Roberte. Revenez demain, je vous répéterai ses paroles.

Le soir même, au dîner, Louverture parla du prince à sa fille et la mine qu'elle fit en l'écoutant lui laissa à penser que la cause du prince était gagnée d'avance.

Mais il déchanta quand elle lui répondit tranquillement :

— Mon père, vous m'avez laissé tout le temps de penser à me marier et de faire un choix parmi les prétendants qui pourraient briguer ma main. J'y ai pensé, mais pas suffisamment, et d'ailleurs le prince ne m'a rien demandé.

Son père était plus pressé qu'elle.

— Je rends justice au prince, mais je suis encore dans l'indécision. Je voudrais éprouver pour ainsi dire, le degré d'affection qu'il peut avoir pour moi.

— Comment, veux-tu...

— D'une façon bien simple. En restant un certain temps sans qu'il me voie.

— Je ne comprends pas.

— Père, allons à Nice. Nous y resterons trois mois. Si à notre retour, le prince vous demande ma main et si de mon côté, je le retrouve sans que sa sympathie à mon égard ait été affaiblie par l'absence, eh bien ! je l'épouserai et tu auras une fille princesse.

Louverture dut en passer par où sa fille voulait.

Deux jours après, quand le prince se présenta chez Louverture, on lui répondit que Monsieur et Mademoiselle étaient partis en voyage sans dire où ils allaient.

IV

Trois mois après, il n'y avait pas deux jours que Louverture et sa fille avaient réintégré leur domicile qu'on annonça une visite.

Le père prit la carte qu'un domestique apportait sur un plateau et eut un sourire après avoir jeté les yeux dessus.

— Tiens ! fit-il en la tendant à sa fille.

Roberte lut :

Prince Stanislas Kovolski

Elle devint toute rouge.

— Faites entrer au salon, ordonna Louverture.

Deux minutes après, il allait joindre le prince, emmenant sa fille à qui il donnait le bras.

— Vous prince ? dit-il étonné.

— Oui, monsieur, oui, mademoiselle... Excusez mon indiscrétion de me présenter si vite après votre retour ici, mais j'ai failli devenir fou de chagrin en apprenant votre départ pour une

Vous vous sentirez MIEUX ! VOUS PARAITREZ MIEUX !

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules
MYRRIAM DUBREUIL

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL *(POUR LE CANADA SEULEMENT)*
Case Postale, 1391, Place d'Armes, Montréal, P. Q. 6880, rue Bordeaux.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... *Province*.....

destination inconnue ? Départ si subit et si imprévu pour moi, du moins, au moment même où je m'apprêtais à faire une démarche d'où dépend le bonheur de ma vie.

Alors Roberte tendit sa main au prince qui la saisit pour la porter à ses lèvres avec ferveur.

— Prince, dit-elle, je serai votre femme !

Roberte avait donc fait son choix. Et ce choix elle le croyait du moins, lui assurerait son bonheur et son avenir.

Le mariage projeté entre Stanislas Kovolski, prince de Pologne et mademoiselle Roberte Louverture ne fut bientôt plus un secret pour personne.

Cependant, Georges de Maurevert se trouvait toujours chez la belle Polonaise qui le faisait soigner avec la plus grande sollicitude.

L'image de Roberte ne quittait plus son chevet.

Un jour, Georges déclara à la belle Polonaise dont il ignorait toujours le secret, qu'étant suffisamment établi, il ne voulait pas rester à sa charge.

— Vous semblez avoir hâte de quitter ma maison, remarqua-t-elle d'un ton sec, mais je ne vous retiens pas.

— Je ne la quitterai toujours pas sans vous avoir remerciée de ce que vous avez fait pour moi.

— Juste retour, monsieur de ce que vous aviez fait pour moi. Ne parlons donc pas de remerciements et dites-moi ce que vous allez faire ?

— Mais je vais continuer à disputer au prince celle que je me suis mis en tête d'épouser.

— Le prince n'a rien à craindre de vous à ce sujet.

— Plus rien à craindre ! Que voulez-vous dire ?

— Le prince a mis à profit le temps qu'a demandé votre guérison, tout simplement et, débarrassé du rival que vous étiez pour lui, il s'est fait aimer par la fille et par le père. C'est lui qui épousera. Ecoutez-moi, monsieur de Maurevert. Vous avez dû vous demander bien souvent le mobile qui me faisait agir dans tout ceci. Le moment me paraît venu de le faire connaître, mais à une condition, c'est que vous acceptiez de faire cause commune.

— Cause commune ?

— Voyons. Si le mariage s'accomplit et que vous deviez, par conséquent renoncer à la main et à la dot de mademoiselle Louverture, tout sera à recommencer pour vous avec une autre. Vous n'y aurez gagné que cette maigre somme de cinq cent mille francs que vous aura rapportée votre blessure. Ce n'est pas grand'chose pour un homme comme vous qui est habitué à mener la vie à grandes guides. Vous aurez donc à regretter peut-être la femme, mais sûrement la dot. Ne me démentez pas, vous savez qu'avec moi, c'est inutile. Le prince est donc votre ennemi ; c'est aussi le mien ! Voulez-vous que nous nous vengions de lui ?

— Me venger surtout de la balle qu'il m'a logée en pleine poitrine et qui a failli m'envoyer *ad patres*. Mais comment pourrai-je me venger de cet homme ?

Les yeux de la Polonaise lancèrent un éclair fulgurant.

— Cet homme est un brigand. Prince, il ne l'est pas plus que vous. Il a usurpé ce titre et son nom, c'est le pire des exécuteurs bolchevistes, envoyé secrètement en France, sous un masque trompeur pour servir la cause des hommes de Russie. Ce nom de Kovolski est celui du prince qui fut mon ami et qu'il a assassiné à Varsovie où il avait été envoyé en mission secrète. Oui, il a tué Stanislas, l'homme que j'aimais et j'ai juré de retrouver son assassin et de le châtier. C'est pour cela que je suis venue en France où j'ai appris qu'il s'était réfugié, car dans cette belle France on a le tort d'accueillir tous les bandits de l'univers, parce qu'ils sont sûrs de l'impunité. Voilà le mobile qui m'a fait agir en vous priant de ne pas tuer le faux prince ! Est-ce qu'une mort en brave sur un terrain de combat était digne de ce meurtrier ? Mourir ainsi eût été trop doux pour lui. Il ne fallait pas qu'il échappât ainsi à ma vengeance et il n'y échappera pas. Vous savez tout maintenant.

Georges regardait avec terreur cette belle femme faite pour l'amour et qui suait la haine et la vengeance.

LESLIE CARON, interprète du rôle titre de *Gigi*. On remarquera l'extrême souci donné à la reconstitution de la mode de l'époque.

— Acceptez-vous de vous joindre à moi pour vous venger, vous, de ce qu'il vous prend votre femme, moi, de ce qu'il m'a pris mon ami ?

— J'accepterai quand j'aurai la preuve que le prince, celui que vous dites être un faux prince, s'apprête à épouser Roberte, car alors, ce ne sera pas seulement une vengeance que j'exercerai, mais je sauverai cette malheureuse jeune fille de se donner à cette homme.

— Cette preuve, il n'est pas difficile que vous l'ayez.

Dix minutes après, Georges et Oléma roulaient en auto. Celle-ci s'arrêta devant une mairie.

Oléma entraîna Georges devant ce tableau et posa le doigt sur un des actes ainsi livrés à la curiosité publique.

Georges lut :

Il y a promesse de mariage entre Louverture, Roberte - Marie - Louise, demeurant... et Stanislas Kovolski, prince, né à Varsovie...

— C'est bien ! dit-il, cela me suffit. Il ne faut pas, à tout prix, que ce mariage se fasse.

V

Ce ne fut pas seulement une fête de fiançailles que voulut donner Louverture en l'honneur du mariage de sa fille, mais une série de réceptions fastueuses au cours desquelles il se promettait de recevoir les félicitations et les compliments du Tout-Paris.

Les deux premières fêtes se passèrent sans incident. Quant à la dernière, celle qui précéda de huit jours, le jour du mariage, il se produisit ce qui suit.

Au moment où un danseur venait de demander à Roberte la faveur d'une danse, la jeune fille en reportant les yeux sur son fiancé pour quêter son approbation, vit les yeux de son futur mari se fixer à ce moment sur un groupe d'invités.

Les regards de Robert suivirent machinalement la même direction que ceux de son fiancé.

Dans ce groupe, Roberte reconnut soudain Georges de Maurevert. Elle en fut singulièrement troublée.

Depuis l'époque de son duel avec le prince, — duel que, bien entendu, Roberte avait constamment ignoré, — Georges ne s'était plus rencontré avec elle et elle ne l'avait plus revu nulle part, ni entendu parler de lui.

A ce moment, Georges qui se sentait probablement regardé par ceux dont il voulait apparemment attirer l'attention, s'avança rapidement vers Roberte et son fiancé, s'inclina devant la jeune fille et lui dit :

— Excusez-moi, mademoiselle, de ne pas vous avoir adressé à vous, toute la première, les hommages qui vous sont dus... des fâcheux incidents m'ont arrêté au passage. Je répare mon impolitesse et je vous prie d'agréer avec mes sincères compliments, mes vœux de bonheur.

Profondément remuée, Roberte inclina la tête en remerciement et sans rien répondre, s'éloigna avec son danseur.

Quand elle fut éloignée, laissant les deux hommes en présence, Georges qui semblait n'attendre que ce moment, dit au prince, le sourire aux lèvres :

— Je suppose, monsieur, que vous avez fait comme moi ?

— Quoi donc, monsieur ? demanda celui-ci, assez froidement.

— Je veux dire que vous avez oublié le passé, car je ne veux plus m'en souvenir moi-même. Je vous félicite de votre double succès : heureux en duel, heureux en amour, voilà qui contredit singulièrement le proverbe.

— Monsieur...

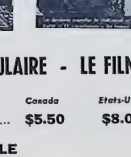
— Oh ! je vous donne ma parole que je ne vous en garde ni haine ni ressentiment. Il faut bien s'incliner n'est-ce pas, devant la fatalité ? Et puis le passé est le passé... S'il fallait toujours l'avoir présent à l'esprit, ce passé... parfois pénible, n'est-ce pas ? la vie ne serait plus possible.

Et en disant cela, Georges plongeait un regard droit dans les yeux du prince.

Puis il fit un court salut et alla se mêler aux invités.

Dès le lendemain, Georges se représenta chez Louverture au cours de l'après-midi. Le prince était présent, justement et peut-être le savait-il.

De Maurevert apportait un splendide



LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

	Canada	Etats-Unis
☐ **CES TROIS MAGAZINES**	**$5.50**	**$8.00**

OFFRE SPECIALE
(Pour 12 mois)

☐ LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

— · — · — · — · — **OU A VOTRE CHOIX** — · — · — · — · —

IMPORTANT : — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

☐ *Nom* .....

Adresse .....

Localité ..... *Province* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

bouquet de roses blanches et demanda au prince la permission de l'offrir à Roberte.

On juge de l'embarras dans lequel fut jetée la jeune fille par cette visite inopinée et surtout cette offrande de fleurs faite à la fiancée que le prince, en somme, lui avait enlevée.

Etait-ce un retour offensif ?

Machinalement, autant pour cacher son embarras que pour remercier le jeune homme, Roberte porta les fleurs à son visage pour en respirer la douce odeur.

Fut-ce le parfum trop violent, fut-ce l'émotion, mais elle se sentit aussitôt mal à l'aise et demanda la permission de se retirer dans sa chambre.

Georges ne tarda pas à se retirer lui-même en disant au prince en guise d'adieu :

— Ne manquez pas, mon cher prince, de présenter à votre aimable fiancée mes hommages les plus empressés, n'est-ce pas ?

Le prince pâlit un peu.

Une heure près, il recevait un billet anonyme, chez lui. Il était d'une écriture de femme. Ecriture qui lui était absolument inconnue.

Et voici ce que disait ce billet, écrit sur un papier vélin de couleur bleuâtre et d'où émanait un parfum féminin :

« *Prince,*

« *Ne vous abandonnez pas trop à votre prétendu bonheur. On va épouser votre titre que l'on achète avec une grosse dot pour satisfaire la vanité d'un mercanti qui vous sacrifie sa fille. Mais si on vous accorde la main, on vous refuse le coeur que l'on donne à un autre avec... le reste. Si vous en doutez, vous en aurez la preuve en vous rendant demain, à trois heures de l'après-midi, 145, rue La Fontaine, à Passy, où les amis que vous connaissez se donnent effrontément rendez-vous.* »

Une amie. »

Le premier mouvement du prince fut de courir chez Louverture pour lui montrer ce billet et avoir une explication avec lui.

Il résolut de n'en rien faire et de se rendre purement et simplement au rendez-vous indiqué, pour surprendre les amis en question qu'il connaissait, disait la lettre, et qui ne pouvaient être que Roberte et Georges de Maurevert.

Car il n'y avait pas de doute. Celui-ci se vengeait ainsi de sa double défaite.

Oui, il irait à ce rendez-vous et il saurait châtier les coupables d'une façon éclatante, bien qu'il comprit qu'il n'avait aucun droit de le faire.

Une idée lui vint qu'il pouvait facilement mettre à exécution. Celle d'avoir avec Roberte une conversation au cours de laquelle sans lui faire connaître l'existence de cette dénonciation anonyme, il saurait bien forcer la jeune fille à se découvrir.

Il se rendit chez Louverture. Là, il fit demander à Roberte un entretien particulier qu'elle lui accorda naturellement sans hésiter.

— Quel est cet air sombre qui couvre votre visage, mon cher prince et qu'avez-vous donc à me dire de si grave ?

— Ma chère Roberte, dit-il, excusez-moi mais cet air soucieux ne provient de rien qui puisse vous concerner. Si je viens à vous, c'est... Eh bien ! oui, c'est que j'avais besoin de vous entendre me dire que vous voyez notre mariage avec joie... C'est pour vous demander si vous m'aimez réellement un peu, moi qui vous aime beaucoup et enfin, si vous n'avez en rien la main forcée pour m'épouser.

Roberte eut un petit éclat de rire charmant :

— Quel scrupule vous prend, mon cher prince ? D'où vous vient cette pensée, vilaine s'il en fut, que je puisse avoir la main forcée, cette main que je vous ai accordée de plein gré et après y avoir mûrement réfléchi.

Le prince n'osa pas insister. Il venait à peine de quitter Roberte, que celle-ci reçut à son tour un billet. Il était écrit sur le même papier vélin et dégageait le même parfum féminin.

Roberte y lut :

« *Mademoiselle,*

« *Votre père vous marie avec une légèreté impardonnable en vous donnant à un individu abominable sur le compte duquel vous serez suffisamment éclairée, si vous vous rendez demain, à trois heures de l'après-midi, à cette adresse : 40, avenue de Paris, à Saint-Mandé ; on peut vous en dire davantage ? Si vous ne tenez pas compte de cet avis, vous n'aurez à vous en prendre qu'à vous-même si le malheur s'abat sur votre tête.* »

Une amie. »

La lecture de ce billet anonyme plongea la pauvre Roberte dans une stupéfaction et une terreur profondes.

Elle irait à ce rendez-vous qu'on lui donnait ; elle saurait, elle voulait savoir. Mais elle garderait le secret et n'en parlerait pas à son père. Elle irait seule.

Pendant ce temps, dans le petit pavillon de Passy qu'habitait Oléma Laczinska, voici ce qui se passait.

Il y avait avant le pavillon un jardin et dans ce jardin, près de la grille, ouvrant sur la rue, une petite construction à usage de logement pour un concierge.

Ce pavillon n'était pas habité, la belle Polonaise n'ayant pas de concierge, mais seulement une femme de chambre et une sorte de valet, esclave, Polonais comme elle et qui lui était dévoué, corps et âme.

— Tu as suivi mes instructions, Pétersky ? demandait Oléma à son serviteur.

— Oui, maîtresse, les deux danois sont enfermés depuis huit jours dans le pavillon du garde et depuis ce temps, ils n'ont rien mangé. On les entend rugir et si ça dure deux jours de plus, ils deviendront enragés, c'est sûr !

— On leur en donnera avant ça. Pour le reste, tu as bien compris ?... Tu te posteras vers trois heures à proximité de la grille. Dès que tu verras approcher le prince, tu lui ouvriras la grille rapidement en lui disant à voix basse : c'est monsieur que cette dame attend ?... Et sans attendre la réponse, tu l'entraîneras vers le pavillon du concierge et tu l'y pousseras vivement en refermant la porte sur toi. Justice se fera !

Le lendemain, vers trois heures, le prince s'apprêta fièvreusement à se rendre au rendez-vous de la lettre anonyme.

Le prince sauta dans un taxi et se fit conduire à Passy.

L'homme sauta sur le trottoir. Il y était à peine, que la grille s'ouvrit devant lui, un domestique lui jeta :

— Vous êtes le monsieur que cette dame attend ?

Il n'eut pas le temps de répondre. Il fut entraîné et poussé dans une chambre.

Il s'était laissé faire, croyant qu'on le menait dans la chambre même où il allait trouver sa fiancée dans les bras de son ami.

La porte s'était rapidement refermée sur lui. L'obscurité était complète, car, fenêtres et volets étaient soigneusement fermés et les rideaux tirés.

— Où êtes-vous, misérables ? s'écria le prince, croyant qu'on avait soufflé toute lumière à son entrée.

Les deux chiens danois savamment affamés, devenus furieux et féroces s'étaient jetés sur cette proie humaine et avec des gloussements terribles de satisfaction, se repaissaient de son corps.

•

Huit jours après, Roberte qui n'avait trouvé personne au rendez-vous donné, dans le seul but de tromper le prince, était emportée par une fièvre cérébrale.

Trois mois après Georges de Maurevert épousait la belle Polonaise Oléma Laczinska.

CLÉMENT PIERRON.

Léopold Massiéra vous présente :

Les gaîtés de l'Escadrille

Après le succès remporté par *Du sang sous le chapiteau* le brillant metteur en scène Georges Peclet a décidé de reconstituer l'équipe technique de ce film pour une production qui n'engendre pas la mélancolie : *Les Gaîtés de l'Escadrille*.

En effet, le « peintre de l'image », comme un confrère a surnommé cet ancien « as » de l'Aviation française, a écrit, en collaboration avec l'excellente Jane Saintenoy et Léopold Massiéra, un scénario comique sur un milieu qu'il connaît très bien : celui de l'aviation.

Ce film comporte une distribution étincelante. Tout d'abord, il convient de citer trois transfuges du music hall : le dynamique Eddy Rasimi et deux découvertes de Georges Peclet : la pétillante Eliane Thibault et le joyeux fantaisiste Sim.

Ce trio est épaulé par d'excellents artistes qui sont de véritables piliers du cinéma français : Raymond Bussières, Annette Poivre, Gabriello, Jean Tissier, Pauline Carton, Dominique Page, Robert Vidalin, Lina Roxa, Margaret Garson, Guy Alland, Bernard Dumaine, etc.

L'action est truffée de gags.

Un jeune « rampant » de l'Armée de l'Air, Onésime Labarbe (Eddy Basimi), rêve de devenir pilote.

Comme il est un peu hurluberlu et surtout bluffeur, il est le souffre-douleur de ses camarades qui s'évertuent constamment à lui jouer de bons tours et à lui faire les pires blagues.

Onésime Labarbe, persuadé d'être un phénix, plane au-dessus de ces petites misères de la vie quotidienne et ne s'aperçoit pas qu'il est le pitre de la section.

Seulement, il nourrit une vive passion pour le « manche à balai » et il ne désespère pas de pouvoir, un jour, épater ses habituels tourmenteurs.

En secret, il prend des leçons de pilotage dans un aéro-club.

A quelques pas de la base, vit une adorable personne (Eliane Thibault) qui rêve, elle, d'épouser un pilote.

Notre collaborateur et correspondant LEOPOLD MASSIERA.

Pour se conférer une certaine classe, elle a troqué son nom de Pulchérie Tignasse pour celui plus ronflant de Baronne de la Frisette.

De son état, elle est esthéticienne dans un Institut de Beauté.

Au Club des Dingues, un cadre idéal pour une rencontre entre joyeux farfelus, Papa et Maman Tignasse (Raymond Bussière et Annette Poivre) font connaissance avec Onésime.

Très malin, Monsieur Tignasse met à l'épreuve l'endurance de son futur gendre, au cours d'un rock n' roll endiablé.

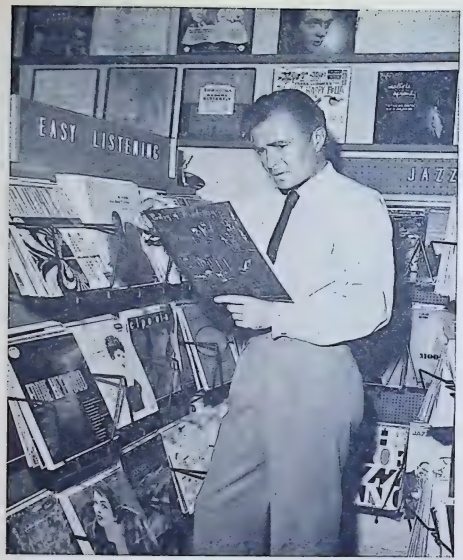
Entraîné dans cette sarabande folle, le malheureux Onésime est bien vite sur les genoux ainsi, d'ailleurs, que tous les autres zazous. Finalement, les époux Tignasse restent seuls en piste, aussi frais qu'aux premières mesures.

Même l'orchestre qui a été mis knock out !...

Quelques jours après, Onésime se rend dans l'Institut de Beauté où travaille sa dulcinée.

Hélas, il se trompe de porte et pénètre chez un dentiste bien curieux et plutôt nerveux (Jean Tissier), assisté d'une non moins curieuse infirmière (Pauline Carton).

GABRIELLO, DOMINIQUE PAGE, ELIANE THIBAULT et EDDY NASIMI dans les *Gaîtés de l'Escadrille*.



L'excellent acteur JAMES MASON, photographié chez un marchand de disques de Hollywood. On sait que MASON a enregistré un album des poèmes de Robert Browning.

Cette méprise lui vaut quelques bons coups de marteau sur le crâne et c'est dans un piteux état qu'il arrive à la Base.

Furieuse de n'avoir pas reçu la visite de son amoureux, Jacinthe, ainsi s'est prénommée la fausse Baronne de la Frisette, se rend à la Base.

Comme elle est dotée d'un tempérament plutôt volcanique, elle provoque un véritable scandale.

Pour s'en débarrasser, la sentinelle lui confie, sous le sceau du secret, qu'elle pourra voir son Onésime chéri, le lendemain, à l'Aéro-Club.

Jacinthe arrive seule sur le terrain, alors qu'on attend la championne du saut en parachute. Elle n'a pas le temps d'ouvrir la bouche qu'elle est hissée dans un avion, équipée d'un parachute et éjectée en pleine nature, aux lieu et place de la vraie championne.

De son côté, Onésime arrive à prendre son baptême de l'air ; mais il se souviendra jusqu'à la fin de ses jours de cet événement mémorable car, toujours aussi hâbleur, il a prétendu être le « roi de la voltige ».

C'est sur une civière qu'on le descend de l'avion.

A peine remis de son émotion, il aperçoit, devant lui, Jacinthe en tenue de parachutiste et encadrée de deux gendarmes. Ceux-ci l'ont trouvée emberlificotée dans son parachute et l'ont ramenée au terrain aux fins d'enquête.

Les supercheries réciproques sont découvertes et l'amour arrange tout, d'autant plus que, malgré sa fantaisie, Onésime parvient à obtenir son brevet de pilote civil.

Les fiançailles ont lieu, bien entendu au Club des Dingues, et les invités sont heureux de fêter ce joyeux couple qui, par son originalité et sa bonne humeur, a su apporter de la gaîté à l'escadrille.

Derniers échos de Paris

Philippe Nicaud a envoyé à Christine Carrère la copie d'un contrat de mariage italien, celui-là même qui a été utilisé pour le film *Les noces Vnitiennes* que Philippe tourne à Venise, aux côtés de Martine Carol. Une des clauses du contrat stipule : « La femme doit subvenir aux besoins de son mari, au cas où celui-ci n'aurait pas les moyens nécessaires ».

Cette clause a laissé Philippe Nicaud rêveur. Précisons qu'il est à la ville l'époux de Christine Carrère.

Dany Robin et Daniel Gélin qui tournèrent ensemble leur premier film : *Histoire d'Amour*, de Guy Lefranc, se retrouvent dans un film de... Guy Lefranc : *Suivez-moi, jeune homme*. Ils y auront l'un et l'autre un visage inhabituel. Dany Robin, première vendeuse d'une grande bijouterie, abandonne volontairement le « style adolescente ». Elle porte une perruque du soir à boucles blondes et courtes, tandis que Daniel Gélin — détective aux mille visages — prend entre autres les traits d'un vieillard de 70 ans, (barbe et cheveux blancs) puis d'un anglais roux (grosse moustache, dentition proéminente).

C'est pour les besoins de ce film que Guy Lefranc a loué le fameux « Train Bleu » qui relie quotidiennement Cannes à Paris. Quant à la loge de Dany Robin elle a été installée dans un coin du bureau du chef de gare, grâce à l'obligeance de ce dernier.

On assure que tous les trains sont (quand même) partis à l'heure.

JOHN SAXON, que l'on se souvient d'avoir vu, aux côtés de **DEBBIE REYNOLDS**, dans *For Love or Money*, n'a pas de meilleur passe-temps que la musique.

Un film américain

THIS ANGRY AGE

En Indochine Française, quelques années avant la guerre, dans une région en bordure de la mer, une veuve énergique, madame Dufresne (Yo Van Fleet) a transformé une terre inculte en rizière prospère. Elle a pu le faire grâce à l'aide de son fils Joseph (Anthony Perkins) de sa fille Suzanne (Silvana Mangano) et d'une quarantaine de familles indigènes. Ensemble, ils ont élevé un barrage pour défendre leur ouvrage contre l'envahissement des hautes marées.

Albert Legros (Nehemiah Persoff), fils indolent d'un riche planteur, offre à madame Dufresne $5,000 pour l'achat de sa propriété. La veuve refuse avec colère et indignation mais Joseph, qui en a assez de la culture, est disposé à accepter sa proposition. D'ailleurs, Albert a remarqué Suzanne, et tout fait supposer qu'il ne se tiendra pas pour battu et qu'on le reverra bientôt chez les Dufresne.

Une nuit, à l'issue d'une violente discussion avec leur mère, les deux jeunes gens causent et Joseph offre à sa soeur de partir avec lui. Celle-ci, malgré son mécontentement, refuse d'abandonner leur mère, et Joseph s'éloigne seul. Il n'est pas encore rendu à la ville la plus proche qu'il apprend par des gens qui se hâtent dans une direction opposée, que le barrage a cédé et que ces étrangers vont porter secours à sa mère. Michael (Richard Conte), le seul Blanc parmi eux, lui demande de les accompagner.

Dès son arrivée, Suzanne apprend à son frère que madame Dufresne s'est enfuie du côté de la digue inondée. Il court à sa recherche et pendant ce temps, Michael et Suzanne s'efforcent de barricader la maison. La mère et le fils reviennent ensemble et elle parle de reconstruire le barrage. Pour que désormais il soit solide, il faudrait du ciment, mais le ciment coûte cher... Les indigènes sont découragés et refusent de se remettre au travail.

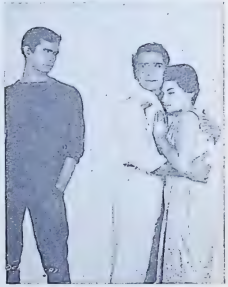
Suzanne s'est éprise de Michael et le voit repartir avec peine. Il est un agent envoyé par le gouvernement pour évaluer la propriété des colons.

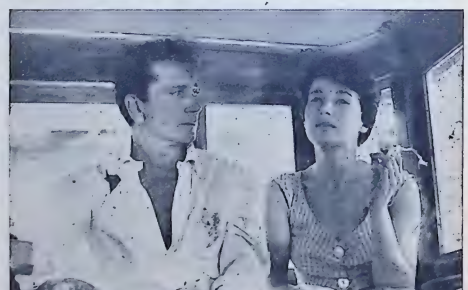
Madame Dufresne songe alors au riche Albert et se demande s'il consentirait à lui avancer de l'argent. Pour l'obtenir, elle est même prête à lui accorder la main de sa fille. Les parents d'Albert s'opposent à ce prêt d'argent et à ce mariage, et il s'ensuit une foule de complications pénibles pour ne pas dire sordides.

De son côté, Joseph a fait la connaissance d'une personne de grande beauté et de petite vertu nommée Claude (Alida Valli). Suzanne cherche à vendre d'abord la bague que lui a donnée Albert, puis à retrouver Michael. Elle apprend que celui-ci vient d'accepter un emploi au Portugal et qu'il va s'éloigner définitivement.

Comme madame Dufresne est gravement malade, Suzanne se résout à aller demander de l'argent à Albert afin de pouvoir la soigner. Mais le secours est venu trop tard et la mère, le seul personnage de ce sombre drame qui ait une réelle valeur morale en dépit de son caractère intransigeant, meurt sans se plaindre.

Après sa mort, Joseph jure de la remplacer et d'achever sa tâche, tandis que Suzanne quitte le pays pour toujours au bras de Michael.





Ci-Centre, ANTHONY PERKINS et SILVANA MANGANO, dans une scène de *This Angry Age*. Ci-dessus et de gauche à droite : ANTHONY PERKINS et un enfant indochinois ; ANTHONY PERKINS, RICHARD CONTE et SILVANA MANGANO.

Un film français

MON ONCLE

Bien que *Mon Oncle* — contrairement à ce qu'on avait espéré — n'ait pas remporté la Palme d'Or du Festival de Cannes mais seulement le Prix Spécial du Jury, il n'en reste pas moins un événement considérable. Il nous confirme que Jacques Tati est capable de nous imposer de la vie sa vision personnelle.

Mon Oncle est un film comique, c'est entendu. Et pourtant, si l'on isole le héros de son contexte, si l'on oublie les situations merveilleusement drôles où le place son créateur, on trouve un être assez inquiétant, un grand monsieur triste.

Si on pense à Charlie Chaplin devant le film de Tati, ce n'est pas seulement parce qu'il est, lui aussi, l'auteur du sujet, de la mise en scène et son principal interprète. C'est surtout parce que Hulot comme Charlot incarne l'individu qui refuse de se laisser incorporer à la masse.

Voici donc *Mon Oncle*, frère du facteur, éternel M. Hulot et, dans le cas présent, beau-frère de M. Arpel et seul ami du petit Gérard Arpel qui s'ennuie. Car M. Arpel, roi du tuyau en plastique, s'empâte doucement dans un luxe réfrigérant. Si sa femme trouve son bonheur dans ce super-confort, leur petit garçon s'ennuie mortellement dans cette prison dorée où toute spontanéité est interdite, freiné tout élan naturel.

Le seul ami de Gérard au milieu de ces humains transformés en automates, est son oncle, brave bonhomme dont le coeur parle toujours le premier. Mais voilà, l'oncle est pauvre, habite un quartier sympathique où tout le monde se connaît et s'aime bien. Les Arpel n'y vont jamais, bien sûr, font la grimace rien qu'en y pensant, et ne comprennent pas la préférence de leur fils. Il faut mettre de l'ordre dans tout cela...

On décide de faire travailler l'oncle Hulot, que l'on a essayé en vain de marier, et M. Arpel lui fait une place dans son usine. Mais les bévues et les distractions du nouvel employé ne tardent pas à entraîner une catastrophe. On songe alors à l'expédier à l'étranger. Au moment du départ, une chose incroyable survient: M. Arpel s'aperçoit qu'il ne saurait se passer de cet incorrigible original, et toute la famille décide de rester ensemble...

Pour Jacques Tati, *Mon Oncle* n'est pas une suite des vacances de *Monsieur Hulot*. Il y a la même différence entre ces deux films qu'entre *Jour de Fête* et les *Vacances de Monsieur Hulot*. — Ce à quoi je tiens essentiellement, c'est à une sorte de complicité avec le spectateur, explique Tati. Je ne veux pas mettre les points sur les i. Mes personnages sont dessinés, mais un peu comme le sont les contours et l'armature graphique d'un peintre impressionniste. Chacun y trouve ce qu'il veut. Il n'est pas besoin de tout expliquer ni même de trop parler, les spectateurs devinent beaucoup plus de choses qu'on ne le croit généralement.

Et il ajoute: «ce qui me gêne ce n'est pas que l'on construise des immeubles neufs. Il en faut des immeubles. Ce qui me gêne c'est que l'on construise des casernes. En fait, je n'aime pas être mobilisé, je n'aime pas la mécanisation.

Je ne crois pas que les lignes géométriques rendent les gens aimables. Une partie du film a été tournée dans une grande cité moderne, eh bien, si l'on avait besoin d'une bricole, pendant le tournage, personne ne la prêtait, alors que dans le vieux quartier, après deux jours de prises de vues, les voisins nous avaient installés une salle de maquillage. Quand j'ai tourné dans ce vieux quartier, j'ai tourné avec respect, avec le respect que je porte à ce que j'aime bien».

Ci-contre, JACQUES TATI s'apprête à enfourcher sa bicyclette; ci-dessus, il est en grande conversation avec son ami le petit GERARD.

Le peintre Modigliani revient à Montparnasse

Il est revenu sous les traits familiers de Gérard Philipe, et l'acteur s'est efforcé de faire revivre le peintre en parcourant le quartier où il a vécu. Montparnasse, les rues étroites qui montent vers le carrefour Vavin, la terrasse du Dôme, les petits bistrots d'artistes, les salles de peinture de l'Académie de la Grande Chaumière : sur cette toile de fond où tant de peintres venus du monde entier puisent leurs plus riches couleurs, va revivre un de ceux dont la figure est désormais inséparable d'un quartier et d'une époque, Modigliani. Jacques Berker, en tournant *Montparnasse* 19 a retracé l'histoire de cet enfant gâté, malheureusement, dont le souvenir continue de hanter un quartier de Paris et dont les toiles ont fait le tour du monde.

Sur les traces de Modigliani, Gérard Philipe s'est arrêté rue de la Grande-Chaumière, à Montparnasse. Le peintre occupa, dans les dernières années de sa vie, un atelier dont les fenêtres donnent sur une cour étroite. L'aspect des lieux n'a pas changé depuis qu'y vécut Modigliani. Gérard Philipe a franchi la porte par laquelle le peintre regagnait chaque jour son atelier après une tournée dans les cafés des environs. La cour de la maison qu'occupa le peintre à Montparnasse a un aspect provincial. Sous les fenêtres de l'atelier où travailla Modigliani, Gérard Philipe a revécu par la pensée l'existence tumultueuse et passionnée du peintre telle que l'évoque le film de Jacques Becker.

Du peintre, un de ses biographes, le sculpteur Lipchitz qui fut aussi son ami, a écrit : « Même vêtu de velours côtelé usé jusqu'à la corde, il avait l'allure d'un aristocrate... » C'est dire que nul acteur n'était mieux qualifié que Gérard Philipe pour le personnifier. Il le fait avec beaucoup de talent et une sincère émotion. Une des plus émouvantes scènes de *Montparnasse* 19 est celle où il revit l'une des périodes dramatiques de cette vie malheureuse.

Le peintre a commencé à s'adonner à la boisson. Il vient d'être séparé de Jeanne Hébuterne qu'il croit avoir perdue pour la vie. Fou de douleur, il va errer longtemps dans Montparnasse, hurlant dans les rues, jusqu'à ce qu'un ami, Sborowski, le rencontre et le recueille.

Un film récent nous révèle

Jean-Claude Brialy

Un film auquel on peut prédire un beau succès, a révélé Jean-Claude Brialy au public de cinéma : *L'ami de la famille*, de Jack Pinoteau, dans lequel le comique Darry Cowl tient son premier grand rôle. C'est une réussite pour ce grand comique de demain. C'en est une aussi pour ses deux partenaires : les « enfants de la famille », le grand frère Jean-Claude Brialy et la petite soeur Pascale Audret. L'un et l'autre y font à peu près leurs débuts, avec la chance d'incarner des personnages qui se tiennent et qui ont leur place dans cette amusante aventure.

•

JEAN-CLAUDE BRIALY est un grand garçon, solidement bâti, le regard amusé, la voix assurée, une sorte de Cary Grant avant la gloire. Il est né à Aumale, en Algérie, le 30 mars 1933. Son père était Colonel ; aussi le jeune Jean-Claude passa-t-il d'abord trois ans au Prytanée militaire de la Flèche, avant d'aller faire sa philo chez les Frères, à Strasbourg. De là, il passe en Allemagne où l'appelle le service militaire. Après cette austère jeunesse, il peut enfin laisser percer le goût qui le travaille. Il monte des spectaacles au Théâtre aux Armées, puis passe à la Télévision allemande, à Baden-Baden et à Stuttgart. Le voici sur une voie que ses parents, bien entendu, désapprouvent. Mais il continue. Avec le Centre Dramatique de l'Est, il joue en tournée, *Bobosse*, *Les Mains sales*, *Jean de la Lune*. Il rentre à Paris où il ne connaît personne et repart en tournée avec *LeBarbier de Séville* de Beaumarchais.

Mais le cinéma aussi l'intéresse. Il y a déjà des amis. François Truffaut le présente à Becker qui lui fait faire un essai pour le film qu'il prépare alors. ....

De gauche à droite: GERARD BLAIN et JEAN-CLAUDE BRIALY, dans une scène du nouveau film: *le beau Serge*.

Leurs goûts, leurs préférences

par Hélène Charpentier

On dit couramment que de goûts et de couleurs on ne discute pas. Il n'en reste pas moins vrai qu'il est parfois utile et souvent intéressant d'observer les goûts des gens, si l'on désire se faire une opinion sur leur caractère et aussi sur leur degré d'instruction.

Les acteurs, qui sont toujours au premier rang de la publicité, sont naturellement parmi les personnes au sujet desquelles il est le plus facile de se renseigner.

La vedette italienne, Georgia Moll, préfère la lecture à tout autre passe-temps et cela, précise-t-elle avec une naïve simplicité, parce qu'il y a dans sa maison romaine un si confortable fauteuil. C'est à ce meuble accueillant qu'elle doit sa culture actuelle qui s'est enrichie d'une quantité de notions qui lui auraient semblé autrefois aussi difficile à apprendre que les langues orientales.

Sa compatriote, la réputée Gina Lollobrigida, aime la toilette. Elle s'habille chez Schubert, le grand couturier romain. Deux cent soixante-dix modèles, confectionnés avec les formes et les couleurs les plus diverses par les prodigieuses mains de Schubert, représentent un record. Chaque modèle est le symbole d'une cérémonie, d'une « première », d'un voyage à l'étranger, d'une rencontre avec des personnalités du monde politique. C'est vraiment le cas de dire que pour chaque événement, Schubert a présenté à ceux qui y participent une nouvelle Gina.

Folco Lulli aime à être « beau », du moins en ce qui concerne son habillement. Mais son véritable « hobby », ce sont les chemises. Le dernier recensement fait dans sa garde-robe en a signalé plus de cent trente et presque toutes blanches. C'est à la chemise que l'on reconnaît la personne élégante, assure-t-il.

On ne saurait énumérer tous les artistes dont le violon d'Ingres est la peinture. Est-ce parce que le cinéma est l'art des images ? Contrairement à ce qu'on aurait pu croire, ils ne sont pas Italiens mais Anglais ou Américains.

Ainsi Van Johnson, Deborah Kerr et George Montgomery peignent des paysages. Claire Trevor et Claudette Colbert sont portraitistes. Anthony Quinn aussi, avec une préférence marquée pour les portraits d'enfants, surtout quand ses propres enfants sont les modèles. Quant au pince-sans-rire qu'est Clifton Webb, croyez-le ou non, son principal sujet d'inspiration ce sont les pleurs.

Marisa Morlini a reçu dernièrement le Ruban d'Argent pour la meilleure interprétation de 1957. Quand elle n'est pas occupée à tourner un film, ce qui arrive rarement, elle emploie beaucoup de ses heures libres à cultiver et à enrichir une précieuse collection d'exquises porcelaines antiques.

Quand les gens reviennent de voyage, on les entend souvent exprimer leurs regrets de ne pas être restés plus longtemps à tel ou tel endroit, ou encore dire : si je retournais là-bas pour un bref séjour, je le passerais tout entier dans cette ville que j'ai tant aimée....

Il est intéressant de savoir où les acteurs se retirent pendant leurs mois de loisir. La plupart des Anglais fixés à Hollywood retournent passer leurs vacances dans leur pays d'origine. De même Charles Boyer, qui est pourtant un authentique citoyen américain, va retrouver Paris et ses théâtres. Quant à Ava Gardner, ses préférences sont pour l'Espagne et elle s'y rend le plus souvent possible.

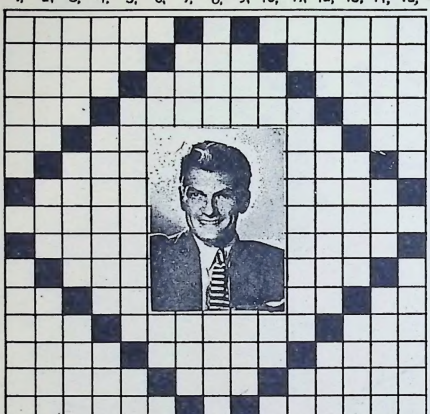
De toutes les villes italiennes, si riches en beautés et en souvenirs variés, c'est Turin que préfère Gianna Maria Canale. Elle trouve à cette ville, capitale du Piémont, une atmosphère agréablement contrastée dans laquelle les influences de l'élégance raffinée du style français se mêlent à un goût architectural italien très sobre.

A peine son activité artistique lui permet-elle de s'éloigner des studios, que Rossana Podesta se réfugie dans les vieux murs de Florence. Peut-on l'en blâmer ? Chaque pierre dont cette ville est pavée, chaque maison qui en compose l'incomparable architecture, ont une histoire et font revivre des personnages célèbres.

Chaque fois que ROSSANA PODESTA en a le loisir, elle se rend dans sa ville natale de Florence. Qui pourrait l'en blâmer ?

C'est peut-être parce que le cinéma est le monde des images, mais nombreux sont les acteurs qui consacrent leurs loisirs à la peinture. Parmi ceux-ci, DEBORAH KERR est l'une des mieux douées.

LES MOTS CROISES DU "FILM"



HORIZONTALEMENT

1—Nom de notre vedette. — Artiste qui joue dans un théâtre.

2—Possédais. — Bien qu'une femme apporte en mariage. — Conjonction qui signifie *de même*.

3—Prénom de notre vedette. — Creuser. — Peintre italien, né à Renella.

4—Fleuve de France, qui naît dans les Cévennes. — Chanteur à qui l'on faisait subir la castration pour lui conserver la voix de soprano. — Condiment.

5—Négation. — Symbole chimique du *calcium*. — Nom du soleil. — Consonnes de *lit*.

6—Peigne qui garnit le métier de tisserand. — Habitant.

7—Pronom personnel. — Boue qui se dépose au fond des eaux.

8—Tringle de bois servant d'appui. — Ornement sacerdotal.

9—Emirat de l'Arabie, au sud de Hedjaz. — Qui a satisfait sa faim.

10—Fille de Cadmus et d'Harmonie. — Auteur des *Mystères de Paris*.

11—En les. — Article espagnol. — Fin de verbe. — Altesse Royale *(abr.)*.

12—Préfixe qui signifie *nouveau*. — Petite pustule à la peau. — Gros perroquet.

13—Tuyau cylindrique. — Qui a rapport à l'âne. — Inscription mise par Pilate sur la croix.

14—Fruit à noyau. — Qui sont à toi. — Mot latin qui signifie *autrement dit*.

15—Ralentissement du mouvement d'une horloge. — Coffre à argent.

VERTICALEMENT

1—Sorte de jeu de dominos d'origine chinoise. — Guide, gouverneur d'un jeune homme.

2—Reconnu vrai. — Par la voie de. — Sans compagnie.

3—Nom allemand de Gyoer. — Diplomate et économiste italien, né à Carrare, naturalisé français. — Service anniversaire pour le repos de l'âme d'un défunt.

4—Mot arabe qui signifie *source*. — Se dit des parents issus de frères ou de sœurs. — Prénom féminin.

5—Se suivent dans *Lévis*. — Sorte de poêlon de fer. — Fin de verbe.

6—Dans la gamme. — En cet endroit.

7—Partie du corps des vertébrés qui va des épaules au bassin. — Point cardinal.

8—Extrémité. — Biographies.

9—Art de lancer. — Adjectif indéfini.

10—Coups de baguettes donnés sur le tambour. — Ile de l'Atlantique.

11—Adverbe de lieu. — Trajet, voyage par mer. — Fleuve côtier de France.

12—Action de lancer un projectile vers un but. — Qui a du goût pour quelque chose. — Rivière de l'Asie centrale.

13—Ville de Turquie, en Thrace. — Fabuliste grec, mis à mort par les Delphiens. — Plante ombellifère odorante.

14—Chef-lieu d'arrondissement. (Corrèze). — Choisi par la voie des suffrages. — Patrie d'Augustin Robespierre.

15—Célèbre pont de Venise, au milieu du Grand Canal. — Bois réduit en charbons ardents.

L'automne et ses charmes...

2639 — Blouse pour jeune fille et adolescente. L'applique y compris. Tailles 11 à 16. Métrage requis pour taille 12 : 2¼ v. en 35″ ou 36″, 2 v. en 41″ ou 42″, 1¾ v. en 44″ ou 45″, 1⅜ v. en 54″. Prix : 35¢

2654 — Jupe pour jeune fille. Tailles 24 à 32. Métrage requis pour taille 25 : 3⅜ v. en 35″ ou 36″ 3½ v. en 41″ ou 42″, 3 v. en 44″ ou 45″, 2½ v. en 54″. Prix : 35¢

2652 — Marinière pour demoiselle. Tailles : 12 à 20. Métrage requis pour taille 16 : 2 v. en 35″ ou 36″, 1⅞ v. en 41″ ou 42″, 1⅝ v. en 44″ ou 45″, 1½ v. en 50″, 1⅜ v. en 54″. Prix : 35¢

2196 — Jupe pour jeune fille. Tailles : 23½ à 28. Métrage requis pour taille 28 : 1⅞ v. en 35″ ou 36″, 1⅞ v. en 44″ ou 45″, 1 v. en 54″. Prix : 35¢

2240 — Blouse pour jeune fille et adolescente. Tailles : 10 à 17. Métrage requis pour taille 14 : 2 v. en 35″ ou 36″, 1¾ v. en 44″ ou 45″, 1⅜ v. en 52″ ou 54″. Prix : 35¢

2651 — Jumper pour jeune fille et demoiselle. Tailles 11 à 18. Métrage requis pour taille 18 : 4½ v. en 35″ ou 36″, 3¾ v. en 41″ ou 42″, 3⅜ v. en 44″ ou 45″, 3¼ v. en 50″, 3 v. en 54″. Prix : 50¢

SOLUTION DE NOTRE PROBLEME DE MOTS CROISES DU MOIS DERNIER

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1.	T	R	A	V	E	E	■	B	■	T	R	E	P	A	S
2.	R	O	Y	A	L	■	B	O	L	■	A	V	I	D	E
3.	A	M	E	R	■	C	A	N	O	N	■	E	L	A	N
4.	V	A	N	■	J	O	H	N	S	O	N	■	E	M	S
5.	O	N	■	F	A	■	O	C	■	S	E	■	■	■	■
6.	M	■	A	R	R	■	M	O	U	■	E	■	■	■	■
7.	■	O	G	E	R	■	B	L	E	U	■	■	■	■	■
8.	S	T	A	G	E	■	R	O	S	S	E	■	■	■	■
9.	■	E	T	A	T	■	E	N	T	E	■	■	■	■	■
10.	V	■	E	T	E	■	U	N	E	■	P	■	■	■	■
11.	E	T	■	E	E	■	S	E	■	P	O	■	■	■	■
12.	R	A	S	■	S	E	R	V	I	C	E	■	R	O	I
13.	S	I	T	E	■	T	O	I	L	E	■	S	E	I	N
14.	E	G	A	R	D	■	C	L	E	■	M	A	I	N	T
15.	T	A	R	S	E	S	■	E	■	S	A	I	N	T	E

L'automne et ses charmes

CES PATRONS SONT IMPRIMES EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les avec le montant requis à l'adresse suivante : Patrons du "Film", Dominion Simplicity Patterns Limited, 74, Yorkville Avenue, Toronto 5, Ontario. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns Limited, 200 Madison Avenue, New York City, N. Y., U.S.A.

Un ensemble parfait

LE SAMEDI

intéressera toute la famille. Vous y trouverez des *portraits de vedettes, de l'actualité mondiale, de la vie, des articles illustrés.* Il vous donnera un point de vue original sur les problèmes de l'heure, vous distraira par *ses nouvelles et ses romans illustrés.*

LA REVUE POPULAIRE

le magazine de la femme chic. Riche en *chroniques de mode,* il vous tiendra au courant des toutes dernières nouveautés de la haute couture et facilitera par *ses nombreux conseils* la tenue de votre maison. Vous vous délecterez de *son roman d'amour complet,* vous aimerez à faire lire *ses articles* autour de vous.

LE FILM

- Vous y lirez des articles sur vos vedettes préférées . . .
- Vous pénétrerez dans les secrets des grands studios . . .
- Vous apprécierez un roman complet.
- Vous y trouverez des mots croisés.

Au service de la famille, les magazines canadiens qui enrichissent la conversation

M J J ASSELIN
5818 DELORIMIER
MTL 35
AVSO-R-69493